

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers / Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged / Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing / Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps / Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material / Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available / Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

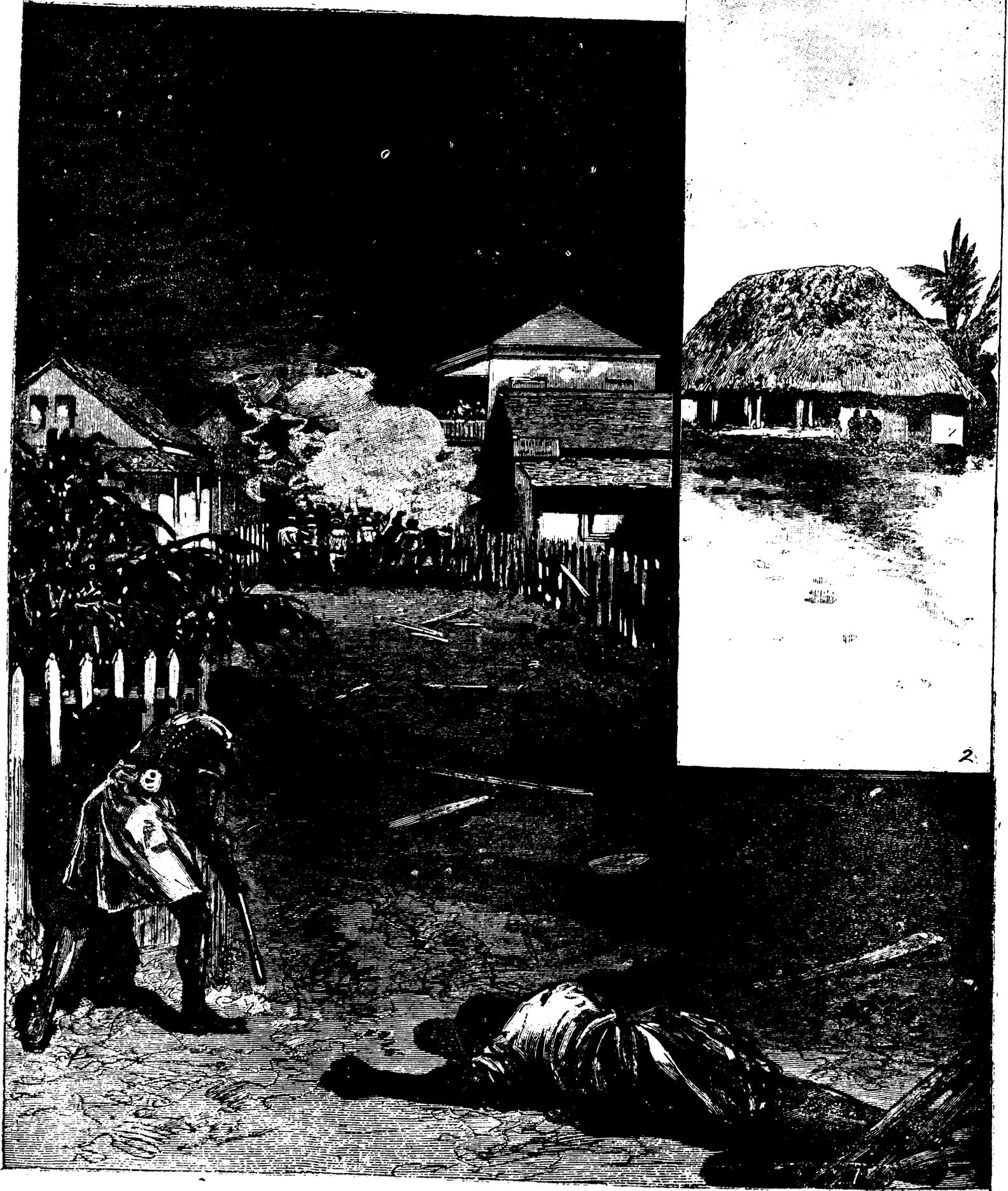
Un An, 33.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5ÈME ANNÉE, No 250—SAMEDI, 16 FÉVRIER 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 42 PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



1 Bataille entre les Allemands et les Samoens dans les rue. d'Apica.

2. Quartier général du commandant du roi Mataafa.

Océanie — LES TROUBLES DE SAMOA

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 16 FÉVRIER 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Gagnants des gros lots. — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Poésie : Nocturne, par Jules Gendron. — Chronique, par Catherine Parr. — Conversation du jour, par Arthur. — Si vous étiez malade, par Paul Lafitte. — M. Eiffel, le constructeur de la tour de mille pieds. — L'ail noir, par Jean Alesson. — Nos gravures. — Deux mots du docteur : Le sommeil, par le docteur Ambo. — Carnet de la cuisinière. — Choses et autres. — Récréations de la famille. — Le jeu de billard. — Feuilletons : Guet-Apens (suite) ; Saus-Mère (suite).

GRAVURES : Les troubles en Océanie : Bataille entre les Allemands et les Samoens dans les rues d'Apica. — Le carnaval à Montréal : Attaque du palais de glace dans la soirée du 6 février. — Portrait de M. Eiffel. — Type de guerrier Samoens. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

| | | |
|-----------------------|-----------|-------|
| 1 ^{re} Prime | • • • • • | \$50 |
| 2 ^{me} " | • • • • • | 25 |
| 3 ^{me} " | • • • • • | 15 |
| 4 ^{me} " | • • • • • | 10 |
| 5 ^{me} " | • • • • • | 5 |
| 6 ^{me} " | • • • • • | 4 |
| 7 ^{me} " | • • • • • | 3 |
| 8 ^{me} " | • • • • • | 2 |
| 86 Primes, à \$1 | • • • • • | 86 |
| 94 Primes | | \$200 |

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

DÉMÉNAGEMENT

Les bureaux et ateliers du MONDE ILLUSTRÉ ont été transférés au numéro 40 Place Jacques Cartier.

NOS PRIMES

Au dernier tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, Mademoiselle Delvina Belisle, 322, rue Jacques-Cartier, Montréal, a gagné \$50, avec une copie du journal achetée au magasin de M. A. Turcot, 1450, rue Ste-Catherine ; M. Louis G. Leclerc, 224, rue St-Hubert, Montréal, \$10.00 ; Dlle J. Desnoyers, 243½, rue Guy, Montréal, \$5 ; M. Aristide Roy, 2154, rue Notre-Dame, \$4.00 ; et Madame A. Julien, 160, rue Maisonneuve, Montréal, \$2.00.

La liste complète des primes réclamées sera publiée la semaine prochaine.



On parle déjà du carême, bien qu'il doive s'écouler encore une vingtaine de jours avant le mercredi des cendres, mais vingt jours sont si vite passés, et j'ai vu l'autre jour les épiciers rouler dans leurs magasins des tonneaux de morues, de harengs salés ou fumés, etc., etc.

Et je me suis souvenu aussitôt de l'étrange poésie de Richopin sur le hareng saur ; elle est très curieuse, vous allez en juger par vous-même :

Ne rougis pas de ta carcasse,
Toi, vieux, qu'on nomme l'hareng saur,
Garde ce sobriquet cocasse
Comme un trésor. !

Laisse rire ces bons apôtres,
Nos beaux messieurs à tralala,
Car tu n'es pas si laid qu'eux autres,
Bien loin de là !

Ils font les fiers avec leur mine,
Mais c'est l'astiquage qui rend
Leur corps aussi blanc qu'une hermine
Et transparent.

Tous les jours, avec de l'eau douce,
Ils se lavent au saut du lit,
A force de savon qui mousse !
Et qui polit.

Ils ont la peau comme une espèce
De baudruche passée au lar !
J'aime mieux ta barme épaisse
Comme un prélat,

Car c'est avant tout la chlorose !
Qui donne à leur teint ce reflet
Et fait ces pétales de rose
Trempés de lait.

Toi, que ton cuir soit propre ou sale
Qu'importe ! Il est d'un fameux gram.
Il se tane au soleil, se sale
Dans le poudrain,

Se culotte aux souffles du large,
Se cuit même dans ton sommeil,
Mais dessous court au pas de charge !
Un sang vermeil.

Et tout cela, mon camarade,
Halé, fumé, roux, fauve, brun,
Le soleil, l'eau, l'air de la rade,
Le vent, l'embrun.

Tout cela se fond et s'arrange !
Avec la ratine des ans
En un riche métal étrange
Aux tons luisants.

Et, dressé sur ton col robuste,
Ton vieux museau de mathurin
Resplendit pour moi comme un buste
D'or et d'airain.

Ce n'est ni du Victor Hugo, ni du Lamartine, ni du Musset, mais il y a du souffle dans cette fantaisie rimée, et m'est avis que ces trois grands poètes ne se seraient pas refusés à signer ces vers si bien enlevés sur un sujet aussi peu poétique.

* * * Plusieurs journaux ont soulevé dernièrement—lors de la mort du docteur Crevier, que nous regrettons tous—la question de savoir si notre vieil ami avait découvert avant Pasteur la cause du choléra, de la rage, etc., c'est à dire le microbe de ces maladies.

La question ainsi posée n'a pas grande importance, car depuis l'invention du microscope composé, c'est à dire depuis plus de trois cents ans, nombre de médecins ont accusé les infiniment petits d'être la cause de beaucoup des maladies qui affligent l'humanité.

Voir le criminel est chose très curieuse, assurément, le ladmets, cependant ce n'est pas là ce qui a fait la gloire de Pasteur, mais bien le système prophylactique, préventif, qu'il a adopté.

Au premier abord, dit Perrussel, il peut paraître étrange de voir une maladie guérie justement par le virus, le germe qui l'a produite : tout esprit sérieux n'en sera pas longtemps surpris.

Ne voit-on pas, en effet, combien, dans la plupart des cas, les maladies cèdent aux agents qui déterminent une affection semblable ; n'est-ce pas en frottant un membre congelé, avec de la neige, qu'on le rappelle à la vie, tandis que mis dans un bain chaud ou rapproché du feu, il serait bientôt frappé de mort et tomberait en gangrène ; n'est-ce pas par une boisson chaude, stimulante, que l'on combat les suites d'un exercice trop violent ou d'une température trop élevée ; le soufre et l'arsenic ne produisent-ils pas des exanthèmes semblables à ceux qu'ils guérissent ; le mercure ne produit-il pas des accidents spéciaux sur les os des muqueuses, si semblables à la maladie qu'il doit guérir, que les médecins les plus instruits peuvent faire confusion. L'anis produit des crampes d'estomac et des coliques, et il les guérit souvent, etc., longue serait la liste de tous les faits intéressants à tant de titres, puisqu'il s'agit de la vie humaine, et qui viennent confirmer et attester la grande question qui aujourd'hui est à l'ordre du jour.

C'est cette manière d'envisager la question qui a donné lieu au système employé par Pasteur mais dont le principe est connu depuis longtemps.

Ce système consiste à traiter les maladies avec le virus qui les produit, après toutefois (et c'est là

la grande découverte) lui avoir fait subir une série d'atténuation.

En mettant complètement de côté les microbes, pour ne s'occuper que de virus, il me semble que la gloire de Pasteur n'y perdrait rien.

Il ne faut cependant pas croire qu'il ne s'agit que d'une simple vaccination, et il n'est pas besoin d'être médecin pour le comprendre ; Jeuner trouvait son vaccin tout fait et il l'employait tel quel, comme de nos jours encore, comme moyen préventif. Pasteur agit tout autrement, il fait son vaccin et l'emploie comme moyen prophylactique de la rage, par exemple, après morsure. Cependant, il est probable que l'on s'en servira plus tard sur les personnes non mordues.

S'il employait le virus rabique tel qu'il se trouve dans le cerveau d'un chien malade, par exemple, la personne vaccinée deviendrait tout simplement enragée, mais, au contraire, il a réduit la force du virus à volonté, et c'est ainsi qu'il est parvenu à combattre la maladie en augmentant progressivement et très prudemment la dose.

Toute la gloire de Pasteur n'enlève rien aux mérites du bon Dr Crevier qui, je le crois sincèrement, se serait taillé une large réputation s'il avait pu travailler plus à l'aise et avoir un laboratoire plus complet.

Quand à discuter la valeur du remède anticholérique du docteur, c'est là l'affaire des médecins, il peut être souverain, il peut ne rien valoir, mais ce qu'il y a de certain, c'est que en admettant même que Pasteur et Crevier aient vu le microbe en question, leurs méthodes de guérison sont entièrement différentes quand au système général et qui a été appliqué au traitement de la rage en attendant qu'il soit employé pour le choléra.

Au reste, Pasteur n'a jamais dit qu'il avait vu le microbe du choléra, mais plusieurs médecins l'ont isolé et cultivé, ce qui est mieux, et si mes lecteurs consultent le MONDE ILLUSTRÉ du 16 septembre 1885, ils verront une gravure représentant le portrait du Dr Ferran et les différentes phases par lesquelles passe le microbe du choléra.

Le Dr Ferran est le premier qui se soit servi du virus du choléra pour vacciner, et il a réussi.

LE MONDE ILLUSTRÉ du 10 octobre de la même année contient un dessin fait par le Dr Crevier lui-même, et représentant l'animacule microscopique, qu'il a désigné comme étant la bactérie du choléra. Voir les figures 2 a, 2 b et 2 c.

Il suffit de comparer ces microbes à ceux du Dr Ferran pour constater qu'il n'existe aucun rapport entre eux.

* * * Un mot encore du prince héritier d'Autriche qui s'est tué il y a quelques jours.

Il est bien prouvé qu'il n'y a pas eu accident, mais suicide, et cela n'a rien de trop étonnant quand on a eu l'occasion de connaître un peu le caractère de ce prince.

Il avait cependant été élevé avec la plus grande sévérité, et ce ne sont pas les bons conseils et les corrections qui lui ont manqué dans sa jeunesse.

Son premier instituteur fut le général Gondrecourt, qui n'avait pas la réputation d'être des plus tendres, et c'est lui qui, apprenant qu'il avait été choisi par l'empereur pour diriger l'éducation du jeune prince, ne put s'empêcher de dire :

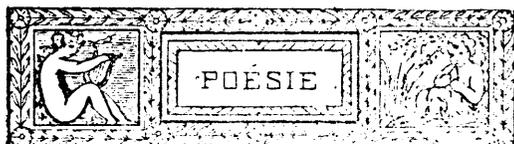
—Il faut que ce garçon soit bien méchant pour que l'on ait besoin de moi.

Le prince avait cependant profité un peu des rudesses du général, mais plus tard et surtout depuis quelques années, il était devenu complètement dévoyé.

Ce qu'il y a de plus étrange dans les racontars qui circulent maintenant c'est que l'on ne sait à qui reviendrait la couronne en cas de mort de l'empereur et bien que la famille impériale compte soixante-neuf archiducs et archiduchesses, tous plus impériaux l'un que l'autre.

On n'a cependant que l'embarras du choix.

Léon Ledieu



NOCTURNE

Comment prient les cloches, la mer, la forêt et l'homme

LES CLOCHES

Seigneur ! Seigneur ! Seigneur entendez-vous nos voix ?
C'est pour tout l'univers que nous prions encore.
Donnez-nous les accents des éternels beffrois ;
Nous voulons répéter : " Que tout le monde adore ! "

LA MER

Quand l'étoile s'allume ou rayonne ta croix,
Ivre de tes grandeurs je chante à voix sonore,
Et je roule mon onde en bénissant tes loix ;
C'est pour aller vers toi que mon flot s'évapore !

LA FORÊT

De ton éternité que les accords sont doux !
Oh ! je veux essayer de les redire au monde.
Et je courbe la tête au souffle qui m'inonde !

L'HOMME

(S'élevant par les voix de la nature)

Me voici devant toi, seul, ô Père, à genoux.
Jésus reçois mon âme aux champs de l'harmonie ;
Je veux te voir en face et vivre de ta vie !

JULES GENDRON.

Montréal, 1889.

CHRONIQUE

DIEU VOUS BÉNISSE !

Nous sommes en plein hiver, il fait froid, les matinées sont sombres et les soirées tristes. C'est bien l'hiver ! et, avec lui, les rhumes, les nez rouges et les lèvres gâtées par le hâle. Et, comme un triste prélude, de tous côtés on entend les enrhumés, ou ceux qui vont l'être, envoyant à tous les échos les plus sonores éternuements qu'il leur soit possible de répercuter comme une menaçante annonce.

Et, instinctivement, sans en analyser les nuances, nous nous inclinons presque avec respect devant celui de nos semblables atteint de cet éternuement qui lui donne un air presque grotesque. Savez-vous d'où vient cette coutume, et pourquoi cet hommage à celui qui éternue ?

Autrefois, dans un temps qui n'est pas bien éloigné de nous, on ne manquait jamais d'ajouter : *Dieu vous bénisse !* Et les vieilles gens en ont même encore conservé l'habitude, si bien conservé même que, s'il ne se trouve pas auprès d'eux quelqu'un qui leur envoie le souhait protecteur, ils se l'adressent à eux-mêmes, dans la crainte que l'abstention ne leur soit une cause de malheur.

* *

Tout s'en va, tout change ou se modifie ; vieilles coutumes, vieilles mœurs, vieux monuments, vieux costumes, vieux langages et vieilles gens... Mais, devons-nous laisser passer indifféremment toutes ces choses du temps passé, sans nous demander quelle en a été l'origine et la raison d'être ?

Dans quelques années, à la génération prochaine, personne ne dira plus : *Dieu vous bénisse* et il ne se trouvera même plus un vieux de bonne foi pour retirer son chapeau en guise de politesse ; alors, on se rappellera ce *Dieu vous bénisse*, comme une chose du bon vieux temps, dont on doit conserver la tradition, pour ceux qui viendront après nous.

* *

Chez la nation juive on assure que le respect pour l'éternuement vient de ce que ce fût le premier signe de vie donné par le premier homme.

Cette pensée se retrouve aussi dans le paganisme où l'on affirmait que la statue faite par Prométhée, et animée par le rayon de soleil qu'il avait dérobé à Jupiter, avait révélé son existence par un formidable éternuement, qui avait, en le réveillant, excité la colère du maître du tonnerre.

Ces deux origines, dont nous ne pouvons vérifier l'authenticité ; mais que la tradition a fait passer à travers les siècles, suffiraient pour expliquer le respect attaché à l'éternuement par toutes les générations qui se sont succédé jusqu'à nos jours, mais ces traditions tombent en oubli... Cet

oubli vient-il de ce que notre horizon, s'agrandissant de plus en plus, nous n'avons plus de regards pour un passé qui a, pour toujours, fait place à l'avenir et à l'espérance ?

Nous sommes absorbés par la marche incessante qui nous conduit vers eux, et l'impatience de la vie en fait oublier les réalités.

* *

Cette légende, qui en vaut bien une autre, pourrait certes être acceptée comme la véritable, mais voilà que des chercheurs, ou des grincheux ne voulant pas être de l'avis de tout le monde, se sont avisés de trouver, dans les ouvrages de Plin, une mention indiquant que, du temps où il vivait, on avait l'habitude de s'incliner et de saluer respectueusement chaque fois qu'il arrivait à quelqu'un d'éternuer.

Cette coutume était même plus qu'une politesse. Elle dérivait d'un ordre des plus absolus donné par l'empereur Tibère, qui faisait punir sévèrement ceux qui y contrevenaient.

Autant qu'à Rome même, on trouve cet usage établi dans l'ancienne Grèce, où l'on avait l'habitude d'invoquer aussi les Dieux chaque fois que l'on était pris d'un éternuement... Nous retrouvons même cette coutume dans les pays lointains, l'Inde, la Chine, et même les peuplades africaines, rendant partout hommage, non à l'homme qui éternue, mais à l'éternuement lui-même.

* *

Parmi les nombreuses citations que nous trouvons en faveur du salut fait à l'éternuement, nous nous bornerons à mentionner celle que nous empruntons à Louis Tremblay :

L'empereur de Monomotapa, lorsqu'il éternue, est salué à haute voix par les officiers qui l'entourent, de manière à être entendu de la pièce voisine, où se tiennent d'autres officiers qui à leur tour, sont entendus par les gens de la rue, chargés de transmettre ce salut à tous ceux qui passent, et, de quartier en quartier, toute la ville est bientôt informée de l'éternuement impérial, et y répond pas des salutations unanimes.

Pauvres gens, que deviennent-ils lorsque leur empereur est sérieusement pris par un rhume de cerveau ?

Les habitants de Siam, nous dit encore Louis Tremblay, croient que l'éternuement est provoqué par le juge souverain, qui possède un livre où sont inscrits tous les noms humains et lorsque les yeux de l'Éternel s'arrêtent sur l'un d'eux, celui qui le porte éternue et est averti ainsi qu'il doit penser à la mort.

De tout cela que devons-nous conclure ?

Que nous avons beau chercher et remonter même à la naissance du monde, nous n'en sommes pas plus avancés pour connaître avec certitude l'origine du salut à l'homme qui éternue, et que s'il y a là pour nous un mystère, il nous conduira à penser toujours : *Dieu vous bénisse !*

CATHERINE PARR.

CONVERSATIONS DU JOUR

—Remarquez-vous que l'émancipation des femmes commence à se faire sur une grande échelle !

—Comment, si je le remarque ! j'en suis absolument stupéfait et troublé ! troublé et stupéfait !

—C'est une femme qui vient d'obtenir le prix de mathématiques, le prix Bordin, décerné par l'Académie des sciences.

—Une femme a encore dernièrement passé brillamment sa thèse et a été reçue médecin.

—Une autre a été reçue interne avant hier !

—Elles montent, monsieur, je vous dis qu'elles montent !

—J'en suis tout rêveur !

—Et moi, je me demande si tout cela n'est pas un songe. Depuis quelque temps, je regarde ma femme sans lui dire un mot.

—C'est comme moi !

—Je la regarde agir, je l'écoute parler et je me dis : Est-ce que vraiment elle est aussi intelligente que moi !

—C'est mon cas.

—J'hésite à me répondre. En somme, il est vrai que dans mon commerce je ne fais jamais rien sans la consulter.

—C'est comme moi.

—Je ne commande rien à mon tailleur, à mon chemisier sans qu'elle m'ait donné son avis.

—Moi de même...

—Elle écrit des lettres dans un très bon style ; j'avoue même que quelquefois c'est elle qui me corrige mes fautes de français.

—C'est tout à fait ce qui m'arrive.

—Mais, vous comprenez, de là à lui supposer une intelligence au moins égale à la mienne.

—Evidemment, il y a loin. Est-ce que vous êtes très intelligent ?

—Je le crois. Ainsi je fais de la peinture en amateur. L'autre jour, j'ai vendu un de mes tableaux vingt-deux francs, à cause du cadre qui m'en avait coûté cinquante. C'était une copie de Rosa Bonheur. J'ai dit à mon marchand : Si c'était l'original lui-même, qu'est-ce que vous en donneriez ?

—Soixante mille francs !

—Rosa Bonheur, c'est une femme.

—Oui, c'est ce que j'ai pensé. Bizarre ! bizarre ! est-ce que vraiment cette époque-ci serait en train de réparer une des grosses injustices humaines ?

—Tout est possible.

—Emanciper la femme ! C'est égal, cela me semble toujours drôle de voir ma belle-mère émancipée !

ARTHUR.

SI VOUS ÉTIEZ MALADE...

J'ai entendu plus d'une fois le dialogue suivant, et vous l'avez sans doute entendu comme moi : " Cette affaire, ou ce travail, ou cette visite, peut se remettre à demain.—Non, il faut que cela soit fait aujourd'hui.—Qu'importe un jour de plus ou de moins ?—Il importe beaucoup ; c'est un devoir, et je n'entends pas m'y dérober.—Et cependant, si vous étiez malade ? "

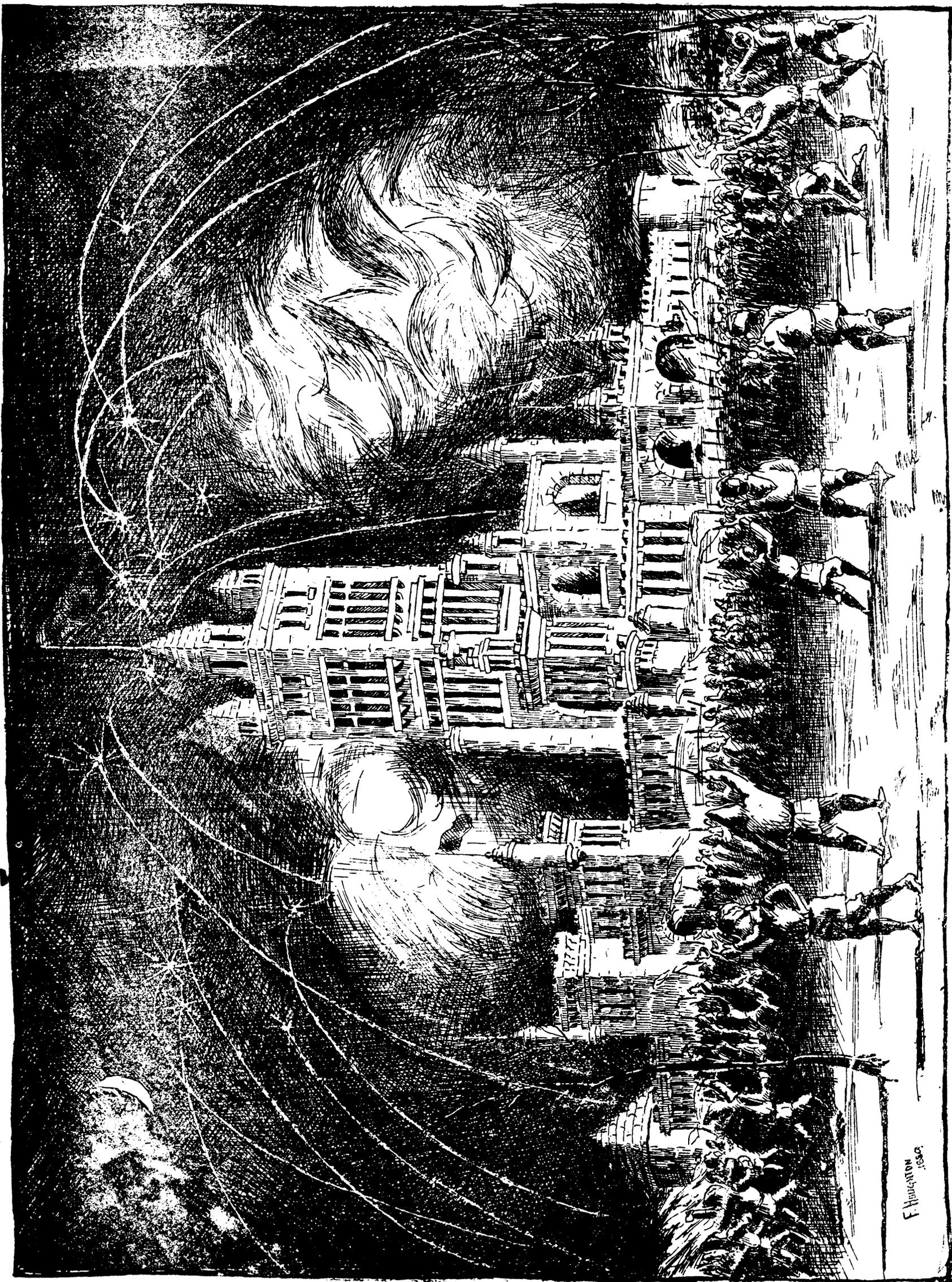
Ou encore, pour éviter à quelqu'un une fatigue ou un ennui, un ami complaisant lui souffle : " Si vous ne faites pas cela, un autre le fera à votre place. "

Dans d'autres circonstances, quand plusieurs personnes doivent faire une même chose, remplir un même devoir, on dira : " Vous pouvez vous abstenir sans inconvénient ; vos compagnons agiront, travailleront, parleront, voteront ; vous n'êtes qu'une unité, et une unité ne compte pas. "

Il y a ainsi toute une série de petits sophismes qui sont débités tous les jours par les plus honnêtes gens du monde. On s'est levé un peu fatigué, un peu souffrant : on avait à répondre à une lettre, et on jette la lettre au panier ; on devait sortir pour une affaire, et on reste chez soi les pieds sur les chenets. Une voix a murmuré doucement à votre oreille : " Pour une fois, qu'importe ? La république ne périra pas parce que tu te seras affranchi d'une petite corvée. —Eh ! sans doute, la république ne périra pas ; et si cette paresse ou cette indifférence devait être sans lendemain, le mal ne serait pas bien grand. Mais ce que vous avez fait aujourd'hui, qui vous dit que vous ne le recommencerez pas une autre fois ? Où est le vrai danger ? Dans l'habitude, qui se prend si facilement, de négliger les petites choses, et bientôt les grandes. L'effort qu'on n'a pas su faire un jour paraît plus dur le lendemain. La volonté, faute d'être exercée, s'affaiblit ; on glisse insensiblement sur la pente, et une heure vient où la fantaisie prend, dans notre vie, la place de la règle. "

Le pire est qu'on arrive à se tromper soi-même. Non seulement on ne fait plus ce qu'on devait, mais on s'excuse de ne le point faire. De sophisme en sophisme, de paradoxe en paradoxe, l'esprit est amené à voir une gêne inutile dans les devoirs quotidiens dont la vie est faite. On s'est affranchi un jour d'une visite à rendre, le lendemain d'une lettre à écrire, le surlendemain d'un travail à terminer : c'est un engrénage, et tous les devoirs peuvent y passer l'un après l'autre. On s'applaudit de s'être rendu libre, quand on est l'esclave de sa propre paresse. On se persuade, ayant fait mal, qu'on a bien fait. Tant qu'on est sincère avec soi, tant qu'on s'avoue franchement sa négligence ou sa faiblesse, tant qu'on se blâme d'avoir manqué à un devoir, on peut espérer de se corriger ; mais l'homme est perdu qui se trompe lui-même.

PAUL LAFFITE.



F. HUGUENOT 1890

LE CARNAVAL A MONTREAL. — ATTAQUE DU PALAIS DE GLACE DANS LA SOIRÉE DU 6 FÉVRIER PAR LES CLUBS DE HOCKEY

M. EIFFEL

Le constructeur de la tour de mille pieds, à l'Exposition de 1889, est une des figures les plus justement populaires de notre temps. Il est, en quelque sorte, l'incarnation de la puissance de l'art de l'ingénieur dans ce siècle du fer et de l'acier qui, par la conquête définitive du métal, semble ne devoir reculer devant aucun travail utile, si colossal qu'il soit.

Gustave Eiffel est né à Dijon (Côte-d'Or), en 1832. Il sortit en 1855, après de brillantes études, de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures, n'ayant pour tout appui et pour toute recommandation, comme la plupart de ses camarades, que son diplôme d'ingénieur vaillamment conquis.

Travailleur obstiné, par goût et par tempérament, il trouve rapidement sa voie : un de ses amis lui apprend que la compagnie qui construit le grand pont de Bordeaux a besoin d'un jeune ingénieur pour ses travaux ; il y court, s'y fait engager et bientôt remarquer par sa sûreté dans les calculs, son sang-froid et l'intelligence avec laquelle il se sert d'emblée des caissons à air comprimé pour la fondation des piles : leur emploi étant mal connu alors ; il montra tout le parti que l'on pouvait tirer au point de vue du temps et de l'économie.

En 1867, M. Krantz, commissaire général de l'Exposition universelle, qui avait entendu parler de lui, lui confia la vérification expérimentale des arcs de la galerie des machines. Un an après, sous la direction de M. de Nordling, ingénieur en chef de la compagnie d'Orléans, M. Eiffel construisit les viaducs sur piles métalliques de la ligne de Commeny à Ganat. Il y montrait comment le fer et la fonte peuvent se concilier dans ces grands ouvrages pour réaliser, tout à la fois, la légèreté et la résistance ; comment les ponts à poutres droites peuvent être lancés avec précision dans l'espace, à des hauteurs vertigineuses, au moyen de leviers et de châssis à bascule de son invention ; comment enfin on peut, lorsqu'il est impossible d'établir des échafaudages dans un goufre à franchir, réaliser le montage en porte-à-faux par l'addition successive de pièces métalliques qui viennent, au-dessus du vide, s'accrocher aux pièces déjà mises en place. Ce sont autant de conquêtes dans l'art de l'ingénieur et des constructions.

Le viaduc de la Tarde établi ainsi, près de Montluçon, franchit un ravin de 325 pieds de hauteur sur des piles espacées de 318 pieds d'axe en axe : à Cubzac l'espace franchi est de 220 pieds. Les grands ponts en arc de M. Eiffel sont de véritables chefs-d'œuvre ; ils semblent destinés par leurs courbes gracieuses et aériennes à embellir le paysage dans lequel la main de l'ingénieur est venue les placer.

A Porto, sur le Douro, on en voit un de 450 pieds d'ouverture, de 135 de flèche, qui porte les rails de chemin de fer à 195 pieds au-dessus du niveau du fleuve. Mais il y a encore mieux, en France même, Garabit, dans la Lozère : hier, encore, avant l'édification de la tour de mille pieds, le beau viaduc de Garabit était le triomphe de M. Eiffel et avait popularisé son nom.

Ce viaduc, dont l'ouverture est de 475 pieds, franchit le torrent de la Truyère à 375 pieds de hauteur. On a eu récemment l'idée de dessiner

sous l'arc les tours de Notre-Dame de Paris, puis, par-dessus, la colonne Vendôme et le sommet de la colonne ainsi étagée atteint tout juste à la clef de la voûte de l'énorme arc-en-ciel de fer !

Nous ne saurions relater ici, même par une indication sommaire, toutes les œuvres du grand constructeur français, car il a répandu, non seulement en France, mais encore en Europe, les productions les plus variées de son merveilleux talent.

Il faut citer cependant l'ossature métallique, de 145 pieds de hauteur de la statue de *La Liberté éclairant le Monde*, offerte par la France aux Etats-Unis, et érigée en rade de New-York ; il faut citer aussi la coupole en fer de l'Observatoire de Nice ; elle a 75 pieds de diamètre, pèse cent mille kilogrammes, et—prodige de l'art mécanique—un enfant la fait tourner. Tout récemment, M. Eiffel a entrepris, avec sa sûreté habituelle, la construction des écluses géantes de 38 pieds de chute du canal de Panama. Nous avons déjà ici la description de la tour de mille pieds, qui fait l'étonnement du monde entier et sera le succès de

L'AILE NOIRE

I

Que l'on se représente une vaste bonbonnière, autrement dit une chambre à coucher drapée de tentures aux couleurs sourdes et reposantes, ouverte d'un tapis épais sur lequel s'appuient mollement des meubles élégants et neufs, en bois parfumé d'Amérique.

Mille feux mobiles jetés par les vernis, les cristaux et les détails d'orfèverie, repercutent le mouvement, la vie.

Pour cet ameublement, on n'a voulu observer aucun style, imiter aucune époque, suivre la mode d'aucune nation. La jeunesse et l'amour se sont créés là une retraite, un nid approvisionné de douceurs de la vie matérielle et de jouissances morales : une bibliothèque bourrée de livres et un piano coudoient l'inéluctable armoire à glace et les divans du Daghestan, tous meubles choisis chez les décorateurs modernes, lesquels ont autant de

goût que leurs prédécesseurs des autres siècles, autant d'habileté que leurs confrères d'au delà les frontières françaises.

Une jeune femme est là, assise devant un guéridon sur lequel un repas est servi, mais auquel on touche peu, car un drame muet se joue dans cette chambre, entre la mort qui bat de son aile noire la porte et le bonheur qui défend son gîte.

Une bise glaciale cristallise la buée des vitres. Au dehors la nuit est sombre et le silence profond ; les voitures sont rares dans cette localité qui s'appelait jadis le village de Passy. Il n'est pourtant que huit heures du soir.

La lumière de la lampe qui glisse sous l'abat-jour dessine et colore cette femme. Ses abondants cheveux blonds, fins et frisant, encadrent comme par une auréole son joli visage de vingt ans. Le jabot de son peignoir de velours bleu fléchit à chaque assouplissement de la taille ; le peignoir s'entr'ouvre et alors, dans un clair-obscur charmant apparaît la chair rose de sa gorge, libre dans sa première alvéole de soie et de dentelles.

A deux pas, au creux d'un berceau où l'on voudrait se peletonner, on entrevoit, dormant, une petite tête jouffle, et, sortant de la couverture, un poing mignon refermé sur une poupée.

Le guéridon touche au lit.

Et dans un lit est un mort.

Un mort vivant encore, assis, le torse maintenu par une pile d'oreillers. C'est un jeune

homme de vingt-six ans, le père du petit être qui sommeille, le mari adoré de la jeune femme.

Ils se sont mariés, lui à vingt-deux ans, elle à quinze.—Lafayette s'est marié à seize ans.—La quatrième année de leur union s'est accomplie à midi ; or, c'est ce doux anniversaire que le mourant veut fêter quand même. On a obéi, en pleurant, mais on a obéi. Volonté de mourant !

—Donne-moi encore un peu de champagne, chérie, je sens que cela me fait du bien, dit le malade de sa voie grise de phtisique.

—Non, je t'en prie, le médecin me grondera.

—Une goutte, il est si bon, je me sens renaitre, avec un tantinet de ta bonne crème au chocolat.

—Tu n'es pas raisonnable, ta semoule suffit, nous verrons demain.

—Je t'en prie... comme pour la poupée de Jeanne:



M. EIFFEL, le constructeur de la tour de mille pieds.

l'Exposition universelle de 1889. Dans un prochain numéro, nous publierons quelques gravures concernant cet étonnant travail.

Tel est l'œuvre de M. Eiffel, et ses concitoyens ont le droit d'en être fiers. Ajoutons que son auteur est un homme simple et bon, aimé de ses ouvriers, juste, conciliant mais ferme, estimé de ses concurrents, respecté unanimement de ses collègues dont les suffrages viennent de le porter à la présidence de la Société des Ingénieurs civils de la France. Rien ne montre mieux que l'exemple de cet illustre ingénieur combien les grandes choses se font avec simplicité, avec la seule ressource de la science bien employée et le seul levier de la volonté.

MAX DE NASSOUTY.

Une femme qui aime trop les sciences n'aime pas le berceau.

II

La jeune femme cède encore. Le malade, par bonheur, ne voit pas combien sont rouges et endoloris par les pleurs les beaux yeux qu'il aime tant.

Il avale péniblement une cuillerée de crème et l'arrose d'une gorgée lente.

—Délicieux ! embrasse-moi, ma Paule bien-aimée. Ce serait assez joyeux tout de même si j'en revenais. La parque Atropos me fait des œillades, je le vois bien, mais je crois qu'elle peut remettre en poche ses ciseaux. Nous retournerons dans les bois, va, chérie : nous irons revoir les boutons d'or illuminer les prairies, le long de la rivière.

—Oh ! oui. Te rappelles-tu le petit coin où nous nous sommes mis à l'abri ?... Il pleuvait.

—Sous le noyer aux écreuils.

—Nous grimperons jusqu'à Sainte-Marguerite.

—Etions-nous bien, là, tous les deux, seuls !

—Te souviens-tu du bouleau sur lequel tu as gravé mon nom et le tien ?

—J'irais d'ici à lui les yeux fermés.

—Combien le monde se moquerait de nous et de nos inscriptions ?...

—Et combien il aurait tort ! Je crois que tu m'aimais mieux dans ce temps-là.

—Méchant !

Et elle l'embrasse tendrement.

—Ce serait idiot de mourir maintenant, reprit le malade. A peine notre nid est-il formé, à peine ai-je eu le temps de te faire la cour, car rien n'est plus gentil que de faire la cour à sa femme. Mourir ! Je n'ai que vingt-six ans, tu n'en as pas vingt. Nous nous aimons trop, d'ailleurs. Mourir ! Je ne le veux pas. Donne-moi un peu de champagne.

—Non, non, non, tu n'es pas raisonnable ; tu vas mieux, tu vas tout goûter.

—Pour un anniversaire aussi tendre, madame, vous n'avez rien à me refuser. Ah ! si je me portais bien ! Allons, une goutte de champagne, mes lèvres sont sèches, je te jure que cela me fera du bien.

—Non, monsieur, vous n'êtes qu'un petit pochard.

—Je ne te demande pas la rasade de Panard, nous ne sommes pas au Caveau.

Elle présente le verre, il prend une gorgée, et mari et femme s'embrassent longuement encore.

—Tiens, dit-il, ce baiser pour J.annette, porte-le-lui, ses joues sont si appétissantes. Elle est plus jougflue que moi, hein ? C'est toi qui m'as donné cet ange-là, ton portrait, tu sais.

Un accès de toux affreuse, funèbre, secoue brutalement le corps maigre du pauvre garçon qui retombe épuisé sur le bras vigilant de son amie. Celle-ci couche son cher fardeau et le couvre pieusement. Des larmes tombent chaudes sur les draps, mais il ne voit rien.

L'aile noire frôle la porte.

III

—As-tu fini ta dinette ? reprit-il dès qu'il put parler.

—Oui, tu veux quelque chose ?

—Fais-moi un peu de musique, joue-moi : Salut, demeure chaste et pure, que nous entendions il y a juste un an, pour cette même fête.

Et la pauvre femme, envahie par le désespoir, ouvre le piano et joue le morceau désiré.

—Pas cela, non mignonne, joue une page plus gaie, ce que tu voudras, la marche que nous chantions tous les deux, sur la route, en revenant de Montmeillant, tu sais...

—La chanson du Casque, du Cœur et la main ?

—Oui.

Elle joua la marche avec un entrain extraordinaire ; ces phrases pimpantes la reportaient aux beaux jours et la grisaient. Son mari agitait sa longue main décharnée sur le devant du lit, s'efforçant de marquer le rythme ; elle s'en aperçut, et ravie de l'effet, elle joignit les paroles à la musique. Ce fut pour son imagination une course affolée à travers le feu d'artifice des souvenirs de bonheur, elle gravit cette resplendissante échelle de Jacob sous la cadence de sa chanson joyeuse.

Après un finale sonore, le sourire aux lèvres, quelques bribes de refrain encore à la bouche—le présent n'était-il pas effacé ?—elle retourna auprès du compagnon aimé de son rêve.

Il venait d'expirer.

IV

Elle le crut endormi ; elle se replaça sans bruit dans le fauteuil et se prépara à passer cette nuit comme elle avait passé les précédentes, l'oreille éveillée, prête à donner au moindre appel ces mille soins menus qui prolongent l'existence d'un malade et quelque fois le sauvent.

Ses yeux, un peu taris, se portaient alternativement sur le berceau et sur le grand lit. Sous la protection du silence de la nuit, son esprit s'enfonçait dans les rêves extatiques de la jeune mère et de l'épouse. Peu à peu, la lassitude s'imposant, ses yeux se fermèrent sous l'influence d'une bien-faisante torpeur.

Elle se réveilla en sursaut, croyant avoir été appelée,—la pendule venait de sonner,—elle se leva, examina son mari : il ne bougeait pas. Elle regarda le cadran : il marquait deux heures. Le malade avait donc dormi quatre heures sans crise. Quel bonheur ! S'il allait être sauvé !

Le cadavre, déjà froid, se raidissait ; les pieds saillants repoussaient le montant du lit et le faisaient craquer.

Pensant que le bien-aimé s'était remué, elle s'approcha de lui, et à voix basse lui parla.

—Tu désires ?... Non ?... Dors, mon Jean.

Sa voix se perdit dans son cœur, elle effleura des lèvres le front tendu et glacé du malade.

—Tu es gelé, murmura-t-elle.

Elle prit doucement le bras qui pendait pour le remettre sous la couverture, il était raide. Par une commotion instinctive, elle appliqua sa main ouverte sur le visage du mort ; la sensation fut horrible ; elle fit sauter l'abat-jour, regarda de près et poussa un cri rauque.

Elle passa ses bras sous les épaules du mort et l'appella.

—Mort ! Tu es mort, Jean, ma vie, mon tout ! Jean, mon Jean, tu es mort !

Et, sanglotant, su...quant, elle demeura la figure appuyée sur la poitrine de celui qui ne l'entendait plus.

—On va te mettre en terre ; je resterai seule ici, non, non, on m'enterrera avec toi.

Elle saisit un flacon de laudanum et le porta follement à sa bouche.

—Maman ! murmura l'enfant qui s'éveillait.

Ce nom si doux fit un miracle.

La brave épouse crut que la chère âme envolée venait de se transmettre dans la petite tête blonde de leur fille ; alors, se détournant de l'Occident pour aller vers l'Orient, elle s'agenouilla auprès du berceau et contempla dans un transport d'amour céleste la vivante et délicieuse miniature humaine.

—Oui, ta maman, c'est moi ; elle vit, ta maman, elle vivra, mon ange, car, toi, c'est toujours lui.

JEAN ALESSON.



LE COMBAT DE SAMOA

Le consul allemand à Apia a publié une circulaire donnant les événements sanglants qui viennent d'avoir lieu, une version qui diffère sensiblement des récits reçus jusqu'ici.

Le dimanche 16 décembre, dit-il, environ cent-vingt matelots allemands avaient obtenu la permission de descendre à terre. Ils s'amusaient entre eux, lorsqu'un métis nommé Scanlan, avec d'autres individus se disant sous la protection américaine, les provoquèrent au point qu'il en résulta un conflit dans lequel un matelot allemand fut blessé d'un coup de feu. Le métis et les Samoens, de leur côté, furent assez maltraités.

A la suite de ce premier conflit, les officiers des bâtiments allemands, après s'être consultés avec le consul, résolurent de faire occuper par un détachement de marins une grande plantation nommée Vailele, située à deux milles environ d'Apia, dans la direction de Laulié, où étaient établis les " rebelles " pour la préserver de dommages possibles de la part de ceux-ci. A cet effet, cent cinquante

matelots prirent place dans des embarcations qui devaient les transporter le long de la côte. Dans le trajet, ils furent suivis sur la grève par les naturels qui les insultaient. A un demi-mille environ du point de départ, ceux-ci, sous la direction de l'Américain Klein, montèrent dans des pirogues de guerre et firent feu sur les embarcations. A la distance d'un mille de leur destination, la moitié des hommes furent mis à terre et les naturels les suivirent jusqu'au village, en se tenant à distance. Mais, à l'instigation de Klein, ils se rapprochèrent et tirèrent de nouveau sur les Allemands.

La première décharge tua six Allemands et en blessa plusieurs autres. Les Allemands battirent en retraite et 50 des leurs furent tués et blessés. Mataafa a perdu dix hommes tués et en eu trente blessés. L'Olga a lancé des bombes et en a tué plusieurs. Le jour suivant la résidence de Mataafa a été incendiée par les Allemands. Le commandement du navire des Etats-Unis, le Nipisic, a protesté contre ces mesures, mais son protêt n'a eu aucun effet. Jeudi, l'Olga a bombardé la ville de Mattagatelle, après quoi des matelots du navire débarquèrent et incendièrent la ville.

On ne fit aucune attention aux protestations des résidents européens et américains, dont les propriétés furent incendiées. Les délibérations des trois consuls n'aboutirent à rien. Le consul allemand proposa que le chef des insurgés vint faire sa soumission et se rendit prisonnier sur un des vaisseaux de guerre allemand, sa vie serait épargnée, mais on ne donnait pas de garantie pour sa liberté. Cette proposition ne fut pas acceptée par les autres consuls. Les Allemands alors résolurent d'écraser les partisans de Mataafa. Aux dernières nouvelles, les vaisseaux de guerre anglais et américains se préparaient au combat et atterrirent leurs hommes dans le but de protéger leurs compatriotes.

Les Samoens sont des hommes généralement bien forts, d'une taille élevée et doués d'un déve-



Guerrier Samoens

loppement de muscles que leur envieraient Sullivan, Cyr, Gus. Lambert et autres athlètes. L'habitude qu'ils ont de se graisser le corps d'huile de

coco fait qu'ils ressemblent à de magnifiques statues de bronze.



Fille et garçon

Les femmes, plus petites, sont assez jolies, et leurs yeux pétillent de malice et d'intelligences.

L'ATTAQUE DU PALAIS DE GLACE, A MONTRÉAL

Une foule d'environ trente mille personnes se tenait, mercredi de la semaine dernière, sur la place Dominion et les rues qui y aboutissent, pour assister à l'attaque et à la prise du palais de glace.

Le vent du Nord soufflait avec violence et piquait la figure des spectateurs qui n'avaient pas eu soin de s'emmitouffer chaudement. Vers neuf heures, tous les regards se portèrent vers la montagne. On ne peut imaginer rien de plus charmant que le spectacle qu'elle offrait. Plus de deux mille raquetteurs, dans leur costume pittoresque, portant des flambeaux et des chandelles romaines, descendaient le flanc de la montagne en suivant les méandres du parc depuis le sommet jusqu'à la rue Peel. On eût dit un immense serpent de feu qui déroulait ses anneaux en cercles capricieux.

Les clubs de raquette opérèrent leur descente dans environ vingt minutes. Rendus sur la rue Peel, ils traversèrent la place Dominion et cernèrent le palais de glace. A neuf heures et quart, le commandant de la garnison du palais de glace fit baisser les herses et barricada fortement toutes les portes de la place.

Les raquetteurs commencèrent l'attaque en ouvrant un feu bien nourri. La garnison ne tarda pas à répondre par une fusillade prolongée au moyen de bombes et de fusées. Tout à coup l'édifice sembla s'embraser, les tours des créneaux, les machicoulis, devinrent rouges comme du feu. Michel Ange, avec ses pinceaux, n'auraient pu rendre sur sa toile la beauté du spectacle. Une mine faisait explosion sur le sommet de la tour centrale et lançait dans le firmament des centaines de fusées qui éclataient en semant des milliers d'étoiles aux couleurs variées. Des cris d'admiration s'élevaient de toutes les poitrines à ce spectacle féérique.

Après un siège d'une demi-heure, le feu du palais se ralentit, et il était évident que ses munitions étaient épuisées. Les raquetteurs serrèrent leurs rangs et s'élancèrent à l'assaut. La garnison du palais capitulait quelques instants après et sortait avec les honneurs militaires.

La fierté du cœur est l'attribut des honnêtes gens ; la fierté des manières est celui des sots.

DEUX MOTS DU DOCTEUR

LE SOMMEIL

Le sommeil, que je n'ai pas besoin de définir, a pour but la réparation nerveuse et musculaire de la machine animale.

Les petits enfants dorment toujours quand ils ne têtent pas ; ce sont des estomacs : pleins, ils dorment ; vides, ils crient. Mais pour les adultes la nuit est le moment physiologique du sommeil : tout le monde sait que le sommeil de la nuit est bien plus réparateur que le sommeil de jour. Il y a des gens qui dorment peu ; pour les uns, c'est un supplice (chagrins, remords, passions), pour d'autres, c'est une habitude ou c'est affaire de tempérament. Lacépède ne dormait que quatre heures.

De sept à douze ans, il ne faut guère moins de dix heures de sommeil. Aux adultes bien portants, il faut en moyenne de six à huit heures. Pour les jeunes filles et les jeunes femmes, huit ou neuf heures sont nécessaires. Les vieillards n'ont besoin que de très peu de sommeil.

Il ne faut pas dormir couché sur une paille reposant directement sur la terre ; il est bon, en effet, de s'affranchir des influences de température d'humidité et de dégagements gazeux au sol. Aussi faut-il que le lit soit surélevé.

Beaucoup de personnes se couchent pour dormir sur le côté droit, d'autres, en plus petit nombre, sur le côté gauche, enfin quelques-uns sur le dos, mais c'est l'exception. La position n'est pas complètement rectiligne, mais un peu incurvée, et rappelle un peu, de loin, il est vrai, l'attitude de certains quadrupèdes qui se mettent en rond pour dormir.

L'essentiel est de prendre la position qui vous paraît la plus commode ; il faut pourtant éviter d'avoir la tête trop basse et de s'endormir en s'appuyant sur un bras. Celui-ci s'engourdit pendant le sommeil, et au réveil peut se trouver momentanément paralysé.

Cette paralysie est d'autant plus à craindre que le corps repose sur un endroit plus résistant, un banc, par exemple. Aussi, est-ce une punition assez fréquente des ivrognes, ils s'étendent sur un banc et se réveillent paralysés et rhumatisants.

Manger chez soi et dormir dans son lit, c'est encore ce qu'il y a de plus hygiénique.

Dr AMBO.

HEUREUX CONCURRENT

Nous apprenons avec plaisir que M. J. B. Caouette, l'un des collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ, a obtenu le prix au concours offert par l'Académie des Muses Santonnes (France).

Les concurrents étaient au nombre cinq cent quatre-vingt-sept. La pièce de vers qui lui a valu cet honneur était intitulée : *Au berceau de la Nouvelle France*.

Nos félicitations.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Poularde à la Montmorency.—Flambez, videz, épéchez et refaites une poularde ; piquez-en le dessus ; remplissez-la avec des foies coupés en dés, du petit lard, de petits œufs ; cousez la poularde, faites-la cuir comme un fricandeau, et glacez-la de même.

Œufs à l'aurore.—Faites durcir et refroidir douze œufs ; enlevez les coquilles. Coupez les œufs en deux ; ôtez les jaunes et pilez-les avec trois jaunes crus et 125 grammes de beurre. Ajoutez sel et muscade râpé un petit morceau de pain trempé dans du lait. Remplissez les blancs avec cette farce de façon à ce qu'elle recouvre complètement la partie coupée. Beurrez le fond d'un plat à sauter, recouvrez-le d'une légère épaisseur de farce ; rangez dessus vos moitiés d'œufs, le rond en dessous ; faites prendre couleur avec le four de campagne et servez.

CHOSSES ET AUTRES.

—Le comble du raffinement : En enterrant sa belle-mère, recommander aux gens des pompes funèbres d'aller tout doucement, afin de faire durer le plaisir plus longtemps !!!

—Les neuf-dixièmes des hommes aveugles dans les hospices sont des célibataires. Ils ont probablement perdu la vue en essayant d'enfiler des aiguilles.

—Un écrivain sur l'histoire des végétaux dit que la rhubarbe a été importée en Chine vers 1573, et quand on l'introduisit en Angleterre on la nommait *patience*. Les feuilles de navets furent d'abord mangées comme une salade.

—Deux jeunes ouvrières, à l'atelier, font échange de confidences : " Je l'ai rencontré au bal... C'est un grand brun... Il s'appelle Emile. " " Sais-tu quel est son état ? " " Non... En me quittant il m'a dit au revoir et a imprimé un baiser sur mes lèvres. " " Alors... c'est un typographe. "

—Il est prouvé par une statistique des plus autorisée que l'intempérance tue annuellement 40,000 personnes en Allemagne, 10,000 en Russie, 4,000 en Belgique, 1,000 en France ; et dans les huit dernières années les victimes des alcool aux Etats-Unis ont été de 300,000. Voilà des chiffres qui peuvent donner à réfléchir.

—La dette de la Russie est de \$5,500,000,000 de roubles. L'intérêt sur cette dette s'est élevé depuis 10 ans de 104,000,000 à 261,000,000 de roubles. La valeur du papier en circulation est de 716,000,000 de roubles, dont 171,000,000 seulement sont couverts par des billets pouvant être convertis en monnaie courante.

—7,120 milles de chemin de fer ont été construits en 1888 aux Etats-Unis, en 1887, 13,000 milles, et en 1886, 9,000 milles. Le Kansas occupe le premier rang, en 1888 ayant construit 601 milles, vient ensuite la Californie qui en a construit 560 milles. Deux des Etats du Sud ont fait environ 30 p. c., de la construction totale de l'année.

—Un journal du Maine offre un prix de \$50 pour la solution exacte du problème suivant : " Prenez le nombre 15. Multipliez-le par lui-même et vous aurez 225. Maintenant multipliez 225 par lui-même. Ensuite multipliez ce produit par lui-même et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on ait multiplié alternativement quinze produits par eux-mêmes. " Un mathématicien expert dit que pour faire cette opération cela prendrait 28 ans à une personne travaillant 10 heures par jour durant 300 jours chaque année et faisant des chiffres à la vitesse de 100 à la minute. Il faudrait 500,000,000 chiffres, et la réponse aurait une longueur de 1070 pieds.

COMMENT ON FAIT CUIRE UNE BONNE FEMME.— Les hommes n'épargnent aucune recherche pour se procurer aussi beau que possible l'ingrédient principal que réclame ce plat superlatif, mais généralement, ils omettent, après la première bouchée, les précautions grâce auxquelles le plat demeurerait continuellement sucré ; et si, par aventure, il tourne et devient amer, ils calomnient l'ingrédient prémitif, tandis qu'ils sont seuls coupables. Pour faire de la femme une douce compagne et pour la conserver telle, il faut agir de la manière que voici : obtenez une quantité suffisante de cette eau pure qu'on appelle Affection, faites-y mariner la femme doucement, si l'eau, pendant cette opération, devenait agitée, un peu de baume de Flatterie lui rendrait bientôt son calme habituel. Le feu sur lequel cuit le plat doit être tout d'amour vrai : il faut activer la flamme avec quelques soupirs, flamme qui ne doit jamais être brûlante, ni s'éteindre entièrement. Quelques plantes toujours vertes, telles que le Travail, la Sobriété et la Courtoisie, sont indispensables, et une quantité modérée d'Esprit-de-Carresse et d'Huile-de-Baiser, ajoutez fréquemment à l'ensemble une saveur délectable. Garnissez avec des fleurs de Bonté, et épices de Petit-Soins ; et vous pourrez apprécier pleinement les délices d'un plat exquis qui l'emporte sur les mets, du plat exquis qui s'appelle : une bonne femme.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 475.—LA CLEF DE LA SCIENCE.

Quel est l'animal qui a les plus grandes dents ?

476.—MÉTAGRAME

Lorsque sur mes sept pieds je cours en tourbillon, Je suis un ouragan qui toujours se mutine, Changez-en le troisième, et haut sur le sillon, Sur la terre ou sur l'arbre, après le chaud rayon Je deviens le trésor où chaque homme butine.

SOLUTIONS :

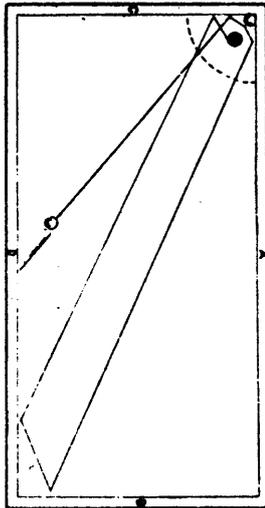
No 473.—Les mots sont : Credo. No 474.

Veillez, je vous prie, Chère amie, Compléter ce sixain— dont j'ignore l'auteur— Qui fit souvent rêver votre humble serviteur : "Le livre de la vie est le livre suprême Qu'on ne peut ni fermer ni rouvrir à son choix Le passage adoré ne s'y lit pas deux fois ; Mais le feuillet fatal s'y tourne de lui-même ; On voudrait revenir à la page où l'on aime, Et la page où l'on meurt est déjà sous les doigts

ONT DEVINÉ :

Mlle Rhéa Bédard, Mlle Marie Emond, Otawa ; M. O. Tousignant, St-Pierre les Becquets ; L. A. Taillefer, Ste-Scholastique ; M. Turcot, Saint-Henri ; Dame A. A. Lachinc, Mlle Cécile Desroches, St-Janvier ; Dame C. Roy, Côte des Neiges ; Mlle Eugénie Cinq-Mars, R. Arcand, O. Lemieux, Montréal.

LE BILLARD



Coup de 4 bandes par la "bricole" avec réunion

Ce joli coup est tout à la fois brillant et presque inmanquable.

Si on ne le connaît pas, le carambolage est à peu près infaisable autrement que par le hasard, les trois billes étant en ligne droite.

Le trajet des billes 2 et 3 étant presque nul, la réunion se fait, ou plutôt se conserve d'elle-même dans le cercle pointillé où revient la bille 1, selon le trajet indiqué par le trait plein.

ATTÂQUE énergique et vive. Bille 1.—Trois-quart à droite, envoyée sur la petite bande D et, grâce à la bricole et à l'effet, choque très fin la 2 et, par les bandes A B C D, revient carambolé la bille 3.

NOTA.—La bille 1 est celle que la queue met en mouvement.

La bille 2, celle sur laquelle on joue. La bille 3, celle sur laquelle on carambole.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED

Le plus complet des journaux illustrés anglais, publié aux États-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53 et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

ARMSTRONG & CO. PHOTO. GRAVEURS GRAVURES SING COIN — RUES NOTRE-DAME — ST-MARTIN.

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

18 -- RUE SAINT - LAURENT -- 18

16183

UNE RECETTE



On fait de délicieuses "sandwiches" en variant du JOHNSTON'S FLUID BEEF sur une tranche de pain. Outre qu'elles sont très agréables, elles sont de plus très nutritives. Les enfants sont friands d'une telle nourriture.



MEUBLES DE SALONS DE \$35 A \$250

CHAISES, FAUTEUILS, DIVANS, SOFAS ET AUTRES MORCEAUX DÉPARÉILLÉS

WM. KING & CIE.,

652 - RUE CRAIG - 652

SIROP ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2561, NOTRE-DAME, MONTREAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 15 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 141, rue St-Laurent.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL



CHESTER'S CURE !

Pour la Toux Thumes Bronchites Enrouements Catarre Etc., etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER

461 - rue LaGauchetière, Montréal - 461

Prix : grande boîte \$1.00 petite boîte 50

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.

Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Distillers des Seurs)

MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démanaison et d'arthrose aux bras d'une souffrance terrible. J'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe, No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.

On trouvera les mêmes remède au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

Abonnez-vous au MONDE

ILLUSTRE, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.



LE TRIO DE MDE. DART.

Le prix du président Cleveland pour les trois plus beaux enfants au concours de beauté du comté d'Aurora, en 1887, a été décerné à Mollie, Ida et Ray, tous trois enfants de Mde. A. K. Dart, Hamburg, N. Y. Elle nous écrit : "En Août dernier, mes petits enfants tombèrent gravement malades, et comme je ne pouvais trouver aucun aliment qui fut convenable à leur état de santé, je commençai à faire usage de la Nourriture Lactée. Un changement très sensible s'est fait sentir immédiatement et bientôt mes enfants furent aussi bien que jamais, et je considère que ceci est dû en grande partie à la Nourriture Lactée.

La Photographie de ces trois bijoux d'enfants, envoyée gratis à la mère qui connaitra naissance à un bébé cela lance.

LA NOURRITURE LACTEE est le meilleur aliment pour les enfants nourris au biberon. Il leur conserve la santé et remplace les remèdes dans les cas de maladies.

LA PLUS DELICIEUSE:

LA PLUS NUTRITIVE.

LA PLUS DIGESTIVE.

FACILEMENT PREPAREE.

PRENEZ LES PHARMACIENS, 250, SOC. S. I.

LA PLUS ECONOMIQUE DE TOUTES LES NOURRITURES.

100 REPAS D'ENFANT POUR \$1.00.

Un traité de valeur sur "La Nutrition des enfants et des Invalides," gratis sur demande.

W. S. RICHARDSON & CIE., MONTREAL, P. Q.

CE QUE

FIT MA TANTE

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LEON

A fait beaucoup de bien dans notre famille surtout pour notre mère, dont la vie était en langor, affaiblie qu'elle était par la douleur et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait laissée ; ma tante seule pouvait prendre soin d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-Léon chaude, tout comme le thé. Maintenant elle est très forte et se porte bien. Elle repose bien toutes les nuits, bref, elle est complètement changée et a retrouvé toute sa bonne humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS, Buffalo N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON

54, CARRÉ VICTORIA

M. A. POULIN,

Téléphone 1432 GERANT, MONTREAL

SCIENTIFIC AMERICAN ESTABLISHED 1845.

is the oldest and most popular scientific and mechanical paper published and has the largest circulation of any paper of its class in the world. Fully illustrated. Best class of Wood Engravings. Published weekly. Send for specimen copy. Price \$3 a year. Four months' trial, \$1. MUNN & CO., PUBLISHERS, 31 Broadway, N.Y.

ARCHITECTS & BUILDERS Edition of Scientific American.

A great success. Each issue contains colored lithographic plates of country and city residences or public buildings. Numerous engravings and full plans and specifications for the use of such as contemplate building. Price \$2.50 a year, 25 cts. a copy. MUNN & CO., PUBLISHERS.

PATENTS

may be secured by applying to MUNN & CO., who have had over 40 years' experience and have made over 100,000 applications for American and Foreign patents. Send for Handbook. Correspondence strictly confidential.

TRADE MARKS.

In case your mark is not registered in the Patent Office, apply to MUNN & CO. and procure immediate protection. Send for Handbook.

COPYRIGHTS for books, charts, maps, etc., quickly procured. Address

MUNN & CO., Patent Solicitors, GENERAL OFFICE: 361 BROADWAY, N. Y.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 13 FÉVRIER 1883

SANS MÈRE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I. — FRÈRE ET SŒUR

Mais Adèle, jusque là si heureuse, si gaie, si insouciant, élevée au milieu du luxe le plus raffiné, n'ayant jamais eu un désir sans le voir aussitôt réalisé, Adèle qui n'avait pas seize ans, comment prendrait-elle cet effrayable changement dans son existence ?

Grâce aux conseils de Pierre, à sa direction intelligente que rien ne la saut, grâce aussi à l'aimable fond de droiture, de loyauté et de dévouement qui dormait dans le cœur de la jeune fille, elle sût se faire à la gêne étroite qui devint celle de la famille, et loin de s'en plaindre, elle en prit bravement son parti.

Comme Pierre était devenu un homme en quelques heures, elle devint aussi une femme forte, vaillante, courageuse, à la hauteur de toutes les épreuves.

Elle avait comme musicienne un réel talent qui avait fait la joie de M. de Sauves.

Ne pas songer à l'utiliser, quand la misère noire frappait à la porte de tous les siens, que Pierre cherchait des travaux supplémentaires de tous les côtés, qu'il passait la plus grande partie de ses nuits penché sur ses épreuves et sur ses chiffres, que Berthe l'aidait sans se plaindre jamais, ne pouvait venir à l'esprit d'Adèle.

Elle chercha des leçons de piano, et grâce aux anciennes relations de son père, elle ne tarda pas à en trouver.

Alors, on la vit par tous les temps courir dans les rues, un petit mantelet noir sur ses épaules à la courbe si aristocratique ; ses admirables cheveux d'or fauve cachés sous un pauvre chapeau de deuil ; faisant retourner tout le monde avec sa beauté souveraine et sa démarche de déesse ; ne se rebutant jamais, contente, heureuse d'apporter l'aisance par son travail à la chère malade, restant la joie et la gaieté de la malheureuse famille en deuil.

Hélas !... quand les douleurs et les larmes s'abattaient sur une maison, la fatalité ne semble pas, malgré les efforts et le courage, lâcher facilement les proie qu'elle convoite.

Au bout d'un an de mariage, Mme Pierre de Sauves mourut en mettant un fils au monde, le petit Robert.

Pierre, jusque-là si calme, si fort, faillit en mourir de douleur.

L'idée de sa mère, de sa sœur, de son fils, de tous ces austères devoirs auxquels il avait si généreusement dévoué sa vie le sauva.

Aussi l'affection et le dévouement d'Adèle.

Une grande amitié l'unissait à Berthe qu'elle soigna comme une sœur véritable.

Tandis que Mme de Lavarande emportait le corps de sa fille au petit cimetière de Sainte-Adresse, où le général dormait déjà, Adèle com-

paraît du petit Robert, forçait Pierre à venir habiter avec elle et Mme de Sauves, et s'improvisait la mère du pauvre petit orphelin.

Mais une petite mère adorable, aimante, gentille, presque aussi enfant que le bébé, qui ne dormait plus la nuit, pour le nourrir elle-même au biberon, et dans le jour s'arrêtait à tous les magasins de jouets ou de costumes d'enfant, ne rêvait plus que de lui, ne pensant qu'à lui.

Il ne put suffire à donner ses leçons le jour, à ne pas dormir la nuit, car à seize ans, le sommeil est peut-être le plus impérieux besoin de la nature, si elle n'avait eu la chance de rencontrer à cette époque dans une bonne œuvre de Pierre la compagnie qu'il lui fallait pour élever Robert.

En effet, un jour, dans une des manœuvres de la gare de l'Est, un de ces accidents hélas si fréquents se produisit.

Un malheureux homme d'équipe, Eusèbe Vergnes, fut tamponné par un train de marchandises et fut broyé.

Quand on débarrassa son pauvre corps sanglant

— Voulez-vous être la compagne de ma sœur ? lui demanda le jeune homme quand furent calmés les premiers élans de la douleur bien légitime de la pauvre enfant.

Elle accepta avec une reconnaissance qui ne devait jamais s'affaiblir, et devint pour Robert une seconde petite maman aussi dévouée, aussi bonne que l'était la première.

Mais dès l'abord, Adèle, avec son port de reine, ses cheveux d'or, son teint éblouissant, si semblable aux princesses que la fillette avait vues du paradis dans les fêtes du Châtelet où son père la conduisait quelquefois ; Adèle qui tirait de son piano des sons qui faisaient tomber en extase Suzanne, artiste d'instinct comme presque toutes les ouvrières parisiennes, Adèle devint la grande adoration de l'orpheline.

Pour lui éviter une fatigue, une corvée, un ennui, elle faisait des miracles.

Mme de Sauves n'avait plus à s'occuper du ménage, ni à descendre pour faire ses commissions ; le petit appartement était une merveille de propreté et d'arrangement avec ses fleurs qui riaient et s'épanouissaient dans tous les coins ; le bébé était promené, soigné, adoré ; les robes d'Adèle étaient entretenues, raccommodées, historiées avec un soin jaloux ; tous et toutes étaient comblés par Suzanne d'affection et de dévouement.

II

L'INVENTION DE PIERRE

A cette époque Pierre de Sauves, cependant très discret et encore plus circonspect en fait de relations, amena dans le petit appartement du boulevard Magenta qu'occupait la famille, un de ses camarades.

Georges Chaniers était comme Pierre ingénieur à la gare de l'Est, après avoir été son ami à l'École centrale.

Il n'avait plus ni père ni mère. Une vieille tante qui l'adorait habitait l'Auvergne.

Georges, seul au monde, travaillait comme Pierre, fuyant lui aussi les tentations de Paris, éprouva une reconnaissance profonde d'être admis dans cet intérieur si doux, si tranquille, si honnête.

À l'École, Georges avait été le confident de Pierre dont l'imagination ardente, point encore calmée par les épreuves, l'emportait sans cesse au delà du présent, lui faisait rêver de grandes choses, d'entreprises considérables, de découvertes industrielles capables de révolutionner le monde savant.

Maintenant, Chaniers avait repris son rôle, mais ce n'était

point ses joies et ses espérances que Pierre racontait, c'étaient ses regrets, ses douleurs, ses découragements.

Et Georges dont l'âme était l'or pur, relevait les forces de son ami, pleurait avec lui, ou pour le distraire de ses peines, lui racontait les siennes.

Et oui, Georges Chaniers, ce gaicamarade, blond, rose, joufflu comme un enfant de chœur, au rire facile, à l'expansion communicative, au bon regard droit, un peu timide, avait des chagrins lui aussi. Arrivés un peu par sa faute, par son étourderie, d'accord...

Mais enfin, ils y étaient.

Un jour, il avait rencontré chez des amis l'une des plus jolies filles de Paris, mais des plus dangereuses aussi : Jeanne Descours, à laquelle ses grands yeux félins, ses mouvements souples, ses blonds cheveux avaient fait donner le surnom de *la Tigresse*.



C'est alors que pour le distraire, de Sauves amena son ami chez lui.— Voir page 4, col. 2.

et écrasé du milieu des wagons sous lesquels sa maladresse l'avait jeté, il respirait à peine.

Pendant, il eut la force de murmurer ces mots :

— Ma fille ! ma Suzanne ! Seule au monde !

Pierre, qui assistait à l'accident, fut bouleversé. Une heure après, il montait les quatre-vingt marches qui conduisaient à la mansarde de la petite orpheline.

Quinze ans, jolie comme un pastel brun avec ses yeux de Chinoise, son petit nez en l'air, ses lèvres roses, et par dessus tout l'expression honnête de son adorable visage de fillette, telle était Suzanne, une pauvre petite ouvrière fleuriste, à peine sortie de l'école.

Robert venait de naître.

Adèle s'épuisait à le veiller la nuit, et Mme de Sauves à le garder le jour.

Avec son esprit rieur, ses bons mots, sa franchise aimable, Georges avait produit une profonde émotion sur elle.

Il lui avait plu, elle le lui avait dit.

Cette fantaisie dura six mois ; puis au bout de ce temps, les exigences de Jeanne, ses jalousies, son despotisme ne connurent plus de bornes.

La vie devint même si intolérable que Georges eut la force de rompre, mais ce qu'il ne put jamais éviter, c'est que de temps à autre, quand la misère qui guette toujours au passage les plus brillantes de ces malheureuses, s'abattait sur Jeanne, ou bien que le désœuvrement s'emparait d'elle, elle revenait chez Chaniers, l'attendait dans la rue, le relançait enfin, soit pour se faire donner quelques sous, soit même pour essayer de renouer avec lui.

Et Georges qui n'ignorait plus maintenant quelle vie avait été celle de Jeanne, même pendant qu'elle l'accablait des plus chaudes protestations, Georges l'avait en horreur, sachant bien que dans une semblable liaison il eût laissé sa force, sa considération, peut-être son honneur.

Malgré cela, il ne savait pas se débarrasser de Jeanne. Il avait peur de sa colère, du scandale qu'elle était capable de faire, de ses menaces.

Et tout en l'ayant en horreur, tout en le lui disant, il subissait ses visites.

C'était cette situation que Chaniers avait confiée à son ami.

C'était contre les menaces de Jeanne qu'il lui demandait des conseils, une règle de conduite, à lui, Pierre, le calme, la clairvoyance, la sagesse en personne.

Et Pierre, qui avait jadis beaucoup aimé son ami, l'aima de nouveau parce qu'il le sentait très malheureux ; mais malheureux d'un chagrin lourd, obsédant, désagréable pour une nature franche et ouverte comme celle de Chaniers.

C'est alors que pour le distraire, de Sauves amena son ami chez lui.

Il espérait le fortifier, lui rendre sa gaieté, son courage, son insouciance heureuse de jadis ; mais loin d'atteindre ce résultat, Pierre s'aperçut avec consternation au bout de quelques mois que Georges pâissait, devenait mille fois plus triste et plus morose qu'avant.

—Qu'as-tu ? lui demanda-t-il un jour.

—Rien, répondit brièvement Georges.

Pierre, ce matin-là, n'insista point.

—Jeanne est-elle revenue ? l'interrogea une autre fois de Sauves.

Georges parut s'éveiller d'un songe.

—Ah ! Dieu non !... s'écria-t-il. Elle est bien loin de ma vie maintenant.

—Bien vrai ?

—Oui ! et je lui ai signifié de me laisser tranquille, dans des termes tels qu'elle ne reviendra pas, j'en suis sûr.

—Tant mieux. Pourquoi ne m'en avais-tu pas parlé ?

Georges rougit comme une jeune fille.

—Je n'ai pas osé.

—Comment, tu as des secrets pour moi, ton meilleur ami, pour moi qui ai si souvent pleuré devant toi ?

—C'est si délicat, cette fois-ci, murmura-t-il très confus, si délicat et si grave !

Les yeux si droits de Pierre brillèrent comme des étoiles.

—Qu'est-ce que c'est donc ? demanda-t-il à son ami, la gorge serrée par une grosse angoisse, tant il avait peur de mal deviner, de se tromper.

—Au fait, dit Chaniers, il n'entre ni dans mon caractère, ni dans mon cœur d'avoir une seule pensée cachée pour toi, j'aime mieux tout dire.

—Tout ? fit Pierre avec un doux sourire. Allons, va, je t'écoute, n'aie pas peur.

—Tu as l'air de le savoir, mon secret.

—Possible, mais dis toujours. Je veux le tenir de ta confiance et de ton affection.

—J'aime Adèle !

Un instinctif mouvement plus fort que sa volonté ouvrit les bras de Pierre.

Georges vint s'y jeter.

—Ah ! la bonne parole qui fait de toi mon frère, s'écria de Sauves, et comme elle me rend heureux !

Ils s'embrassèrent avec effusion.

—Alors, dit Chaniers tremblant et encore ti-

mide, tu ne me refuseras pas la main d'Adèle !....

—Ah ! Dieu, non ! Au contraire. Elle est bonne, vaillante et courageuse ! Si tu savais comme elle remplit tous ses devoirs, qu'elle incomparable fille elle est pour notre mère, quelle vaillante petite maman mon Robert a trouvée en elle, la pauvre petite orpheline !....

Pierre, si maître de soi d'ordinaire, s'attendrisait.

—Je sais, dit Georges, et c'est pour cela que je l'adore.

—Et toi, de ton côté, continua de Sauves, n'est-tu pas honnête, intelligent et travailleur aussi ? Alors que puis-je désirer de plus, moi qui aime Adèle bien plus comme un père que comme un frère, et qui t'estime si profondément !...

—Mais elle, Pierre, m'aime-t-elle ?

—Nous allons le lui demander ce soir même, en présence de notre mère, veux-tu ?

—Certainement. Mais...

Il hésita.

—Quoi ? demanda de Sauves.

—J'ai peur.

—Allons donc ! Va, je serais bien étonné que ma sœur n'ait pas pour toi les mêmes sentiments qui sont nés dans ton cœur pour elle.

Georges pâlit.

—Cruel ! dit-il, tu sais quelque chose et tu me le caches.

Pierre sourit.

—Que c'est beau, l'amour ! murmura-t-il.

—Elle t'a dit quelque chose ? Je t'en supplie, répète-le moi.

—Non, Adèle ne m'a rien confié. Mais il faut être un amoureux, c'est-à-dire avoir des yeux pour ne pas remarquer ses pâleurs et ses rougeurs, son trouble et sa joie, quand tu es là ou que tu dois venir.

—Ah ! Pierre ! Pierre !... tu me mets la joie au cœur. Tu es bon comme Dieu et je t'adore.

—Tout le monde alors, demanda de Sauves avec son bon regard.

—Oui, tout le monde, aujourd'hui. Je suis si heureux !

Il le fut encore bien davantage lorsque, avec ses grands yeux baissés Adèle, en présence de Mme de Sauves, laissa tomber sa main dans la sienne.

Pierre répéta sa phrase, quand le premier moment de joie se fut un peu calmé.

—Mes enfants, dit-il avec son expression si paternelle, c'est bien beau l'amour. Mais avant de vous mettre en ménage, il faudrait un peu songer à l'avenir.

—Il est assuré, dit aussitôt Georges.

—Ah ! fit Pierre, comment cela ?

—D'abord j'ai ma place d'ingénieur.

—Parlons-en, dit de Sauves avec indulgence, cent cinquante francs par mois !...

—J'avancerai.

—J'en suis persuadé, mais il faut du temps.

—Ma tante Duclos qui m'aime tant, me laisse tout ce qu'elle a, dit Georges.

—C'est l'avenir cela, mais le présent. Croyez-moi, faites des économies, soyez patients, et attendez...

—Quoi ?

Pierre rougit.

—J'ai une idée, dit-il.

Georges eut une exclamation de joie.

—Quelle invention comme autrefois, s'écria-t-il. Ah ! Pierre, tu seras toujours notre Providence.

—Oni, fit gravement de Sauves, j'ai une idée, en effet, mais avant de te réjouir comme un grand enfant que tu es, attends donc de savoir si elle est pratique, et si étant pratique, nous pourrions trouver les fonds pour l'exploiter.

—Peux-tu dire en quoi elle consiste ?

—Volontiers. Je remarque que depuis quelques années, la sculpture sur bois prend des proportions extraordinaires. Mais la main-d'œuvre est très élevée, car il faut pour ce travail des ouvriers spéciaux. Mon invention remplacerait ces artistes, par un moyen mécanique et mettrait ainsi la sculpture à la portée de tout le monde.

—Tu pourrais sculpter mécaniquement le bois qui est dur.

—Oui, en décomposant le bois ou pour mieux dire en faisant une composition molle que je colle-

rais dans des moules et qui se durcirait à la pression, grâce à des procédés spéciaux.

Il expliqua lesquels.

Georges eut une exclamation de bonheur.

—C'est aussi simple qu'ingénieux, dit-il. C'est la fortune. Quand prends-tu ton brevet ?

—Doucement, dit Pierre, il faut trouver les fonds d'abord. Et ce sera difficile.

Mais parmi les anciens amis de ton père, n'auras-tu pas ce que tu désires ?

—Autrefois, oui. Aujourd'hui, c'est bien différent.

—Pourquoi ?

—Les pauvres n'ont plus d'amis.

—Tu as cependant donné des preuves de caractère, d'intelligence et de conduite qu'on ne connaissait pas jadis.

—Ce n'est pas une raison. Personne n'a plus d'intérêt à m'être agréable. On ne m'écouterait même pas.

—Il faut tout de même essayer, Pierre, dit Mme de Sauves à son tour. Je suis vieille, dit Mme de Sauves à son tour. Je suis vieille, mes forces s'en vont, je voudrais bien voir Adèle heureuse avant de mourir.

Ils lui fermèrent tous la bouche avec leurs baisers, essayant d'éloigner de l'esprit de la pauvre mère les idées de mort dont elle ne parlait pas d'ordinaire, étant fort courageuse.

Pierre se mit en campagne et résolument chercha. Mais ses craintes n'étaient pas vaines.

Il tournait du reste dans un cercle vicieux.

Pour donner confiance il eût fallu expliquer son procédé par le menu.

S'il l'eût expliqué, il courait le risque de se le voir voler.

Quatre ans se passèrent, les jours de Mme de Sauves déclinaient visiblement.

Adèle, toujours vaillante, donnait ses leçons, elle était estimée de tous ceux qui la connaissaient.

Georges avait eu l'avancement tant rêvé.

Maintenant on pouvait vivre, même sans l'invention, petitement, mesquinement ; mais enfin, avec les travaux de Pierre, on n'était plus à la merci d'une maladie.

Robert grandissait adoré par Adèle et par Suzanne qui était restée la dévouée des premiers jours, encore plus attachée à la famille dont elle faisait maintenant partie.

Tout le monde était calme dans cette vie honnête, très effacée, toute de labeur et de devoir.

Seul, Georges, de plus en plus amoureux, contenait mal son impatience et suppliait Pierre de consentir à son bonheur.

Celui-ci toujours calme, toujours maître de soi donna enfin son consentement, mais à une condition, que les jeunes mariés, ne changeraient point d'appartement et ne dépenseraient point leurs économies pour entrer en ménage.

Il fallut bien écouter cette voix de la suprême raison, car Adèle aimait Pierre au moins autant qu'elle l'estimait.

Il n'y avait pas huit jours que Georges était au comble de ses vœux, quand un matin, lui fut remise une lettre entourée d'une bande noire et timbrée de l'Auvergne.

Il l'ouvrit, le cœur serré.

Elle contenait les lignes suivantes :

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous annoncer la mort de Mme veuve Duclos, votre tante. Par un testament otographe déposé en mon étude, elle vous constitue son légataire universel et son unique héritier. Je vous serais reconnaissant de m'envoyer vos instructions soit pour les funérailles, soit pour la succession.

« J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre dévoué et obéissant serviteur.

« LÉONARD VARNAC
« Notaire à Saint-Flour. »

Georges télégraphia qu'il se mettait en route, et il partit seul, le soir même.

Quand il revint, il était très triste, Mme Duclos était une sœur de sa grand-mère, à peu près son unique parente.

Mais sous ses larmes, cependant très sincères un rayon d'espoir brillait.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 16 FÉVRIER 1889

GUET-APENS

TROISIÈME PARTIE

HONNEUR POUR HONNEUR

(Suite)

—Il n'y a pas de quoi, mademoiselle, dit le franc-tireur avec un mélancolique sourire. Il est veinard, Bourreille, que de jolies filles comme vous s'intéressent à lui ! Joliment veinard !

Lucienne sortit de l'ambulance. Elle regagna la fabrique, plus tranquille. Au moment où elle y entra, des brancardiers allemands amenaient un corps à la fabrique. Je ne sais quel instinct la poussa à se rapprocher. Elle regarde, au moment où les soldats passent auprès d'elle. Le cadavre déjà rigide, déjà froid, c'est celui de Frantz Schuller. Finie, sa vie, fini, son carnet. Le sergent ne reverra plus sa bonne femme Catherine, ni le gros Fritz, ni Wilhem, ni la petite Anna, qui était au sein de sa mère quand il était parti, obéissant à l'ordre de mobilisation. Il ne reverra plus le village, ni la ferme, ni la basse-cour, ni les champs ensemencés. Il dort de l'éternel sommeil, et demain le recouvrira la terre française, qu'il a foulée depuis six mois de sa botte victorieuse. Dans les salles de la fabrique provisoirement transformées en ambulance et qui regorgent de morts et de blessés, on vient d'amener aussi le major von der Graubach, un des deux officiers qui ont fait fusiller Pascal et Henri Doriat. Et l'autre ? L'autre est mort, la veille, de la fièvre typhoïde. Tous ces trois sont morts et la prédiction de Marie Doriat s'est accomplie sa malédiction a été écoutée et le sang des frères Doriat est retombé sur leurs bourreaux. Et tous les trois ont dû voir, dans cette seconde à réveil de l'esprit, qui doit précéder le moment suprême, la figure irritée, désespérée, de la pauvre femme, implorant pour ses fils et demandant grâce !

La nuit fut très calme. L'ennemi n'essaya aucune démonstration sur les campements français. Pendant la nuit, le plateau de Reuil fut évacué. A trois heures du matin, l'ordre de la retraite générale était donné. A l'aube du jour, le champ de bataille était désert, silencieux. Les morts étaient enterrés.

Ainsi, quand de tels morts sont couchés dans la tombe
En vain l'oubli, nuit sombre, où va tout ce qui tombe
Passe sur leur sépulcre où nous nous inclinons
Chaque jour pour eux seuls, se levant plus fidèle,
La gloire, aube toujours nouvelle,
Fait luir leur mémoire et redore leurs noms !

VIII

Le 30 janvier s'accomplissait la première condition de l'amnistie : les Prussiens prenaient possession de nos forts. Bientôt la paix allait être signée, Claudine était toujours au lit, très faible, mais le chirurgien qui la soignait avait déclaré qu'elle ne courait plus aucun danger. Lorsqu'il fit cette déclaration, Montmayer était là. Personne ne vit le sinistre regard qu'il laissa tomber sur la malade. Il avait espéré, jusque-là, qu'elle mourrait. Il voyait son espérance déçue. Et il était replongé dans la terrible alternative dont nous avons parlé : tuer cette enfant ou s'entendre accuser par elle.

—Seulement, disait le major, pas d'imprudences : aucune émotion forte ! Pas trop de bruit, non plus, autour d'elle ! Prenez bien soin de ne la point réveiller quand vous la trouverez endormie. Et dans un mois elle sera sur pied !

Il sortit, pour se rendre aux ambulances.
—Dans un mois, se dit Montmayer, elle sera morte.

Des rages folles le prenaient quand il pensait qu'il avait été le jouet des deux sœurs, mais ces accès de colère étaient suivis d'abattements profonds. Il avait beau songer à l'avenir, il en était mainte-

nant effrayé parce qu'il ne le voyait plus que creusé d'abîmes et peuplé de fantômes. A Bourges, dans sa cellule de condamné, le père Doriat attendait résigné, l'heure de la mort. Il n'avait pas reçu, depuis des mois, de nouvelles de Garches. Il ne savait pas comment sa famille avait traversé la guerre. Il ignorait la mort de ses deux fils. Le jour de la bataille de Buzenval, une partie de Garches avait été brûlée, l'église n'existait plus ; la maison de Marie Doriat, atteinte par les obus, ne présentait plus que quatre pans de murailles sinistres, noircies par les flammes.

Marie Doriat s'était réfugiée à l'autre bout du village, chez une vieille amie. Et Doriat ne savait pas non plus que la maison où il était né, où toute sa vie laborieuse et calme s'était écoulée, n'existait plus. Le pauvre homme arrivait au terme de son sursis.

* *

Qu'il me soit permis d'ouvrir ici une parenthèse. Quelques lecteurs pourraient douter qu'un sursis put être accordé à un condamné, dans la situation où se trouve Michel Doriat. Ils auraient tort. Les précédents existent et rien, ici, n'a été inventé. Les objections, si elles étaient faites, tomberaient devant la réalité elle-même : Le 15 août 1885, une double condamnation à mort avait été prononcée par la Cour d'assises de l'Aude, contre les nommés Guilhaumet et Borrás, accusés d'assassinats. L'un des deux, Guilhaumet, fit, après sa condamnation, des révélations importantes desquelles il semblait résulter que le second condamné, Borrás, était innocent. Le défenseur de Borrás écrivit alors une supplique au président de la République pour lui demander de retarder indéfiniment l'exécution des deux condamnés qui devaient avoir lieu à Aix.

Le sursis fut accordé, dans les mêmes conditions, on le voit, que celui de Doriat, et le juge d'instruction de Narbonne fut chargé de faire une nouvelle enquête. Quoique ayant une première fois conclu à la culpabilité de Borrás, ce magistrat fit un rapport favorable à ce dernier. La cour de Montpellier eut à statuer sur le dossier fourni par lui, et M. Monservin, conseiller à la cour, fut chargé d'une enquête supplémentaire. Pendant que ce magistrat accomplissait sa mission, un fait se produisit qui était de nature à démontrer péremptoirement la non-culpabilité de Borrás. (La situation, on le voit, est donc identique à celle de Doriat.) Pendant toute l'instruction nouvelle, Borrás, victime d'une épouvantable erreur judiciaire, attendit de longs jours que son avocat vint lui annoncer son salut. Et pendant de longs jours, chaque fois que s'ouvrit la porte de sa prison, Borrás ne sut pas si la porte ouverte n'allait pas donner passage au bourreau et à ses aides. Nous n'avons, on le voit, rien inventé, et le sujet de ce roman est pris à la vie réelle.

* *

Que devenait notre ami Courlande ? Il voyait Marie Doriat et Lucienne très souvent, mais en secret, car il ne voulait pas être rencontré par Jean de Montmayer. Quel était son but, à ce petit homme ? Et comment espérait-il venir à bout de Montmayer, sans preuves contre lui, de Montmayer, prévenu, intelligent et audacieux ? Plusieurs fois, Lucienne l'avait interrogé. Il avait longtemps gardé le silence. Et à la fin, il avait dit :

—Il faut que vous le sachiez. Car, sans vous, je ne puis rien faire. Vous m'avez obéi jusqu'au jour d'hui aveuglément, et vous avez bien fait. Jusqu'aujourd'hui, ni l'une ni l'autre vous n'étiez en danger, mais à présent il n'en est plus même.

—Quel danger courons-nous ?

Un danger différent, toutes les deux. Vous, mademoiselle Lucienne, c'est votre honneur qui est en péril. Quant à Claudine....

—Eh bien, Claudine ?

—C'est sa vie !

—Sa vie ! Moi, je saurai bien défendre mon honneur, mais elle, malade, ayant à peine sa connaissance.

—C'est à vous de veiller sur elle ! Vous voulez savoir ce que j'espère, ce que je veux. Ecoutez, surtout ne vous effrayez pas. Montmayer, prévenu par les lettres que vous avez écrites sous ma

dictées, et qu'il a lues, je m'y attendais, Montmayer, prévenu par l'entretien que vous avez eu avec votre sœur dans votre chambre et que le misérable a entendu, Montmayer sait que vous n'ignorez rien de son crime ; il a cru à votre amour, et sans Georges vous étiez perdue. Il sait aussi que puisque vous l'aimez, il n'a rien à craindre de vous. Se douterait-il même que vous ne l'aimez pas et que cet amour n'a été qu'un piège, il a pour vous une passion si profonde qu'il vous épargnera encore. Mais Claudine ! C'est elle qui a découvert, aux Bernadettes, la phrase écrite par Bourreille avec son sang. Elle morte, personne ne peut plus accuser Montmayer. Personne ne pourra plus dire : " J'ai vu ! " Personne autre que vous. Mais vous, il ne vous craint pas. Il est donc de son intérêt que Claudine disparaisse, et c'est à quoi vont tendre, j'en suis sûr, ses efforts.

—L'infâme !

—Pour cacher le crime de Bourreille, pour échapper sinon à une condamnation, du moins à coup sûr au scandale d'une accusation publique, Montmayer commettra un nouveau crime.

Lucienne frémit et s'écria :

—C'est horrible. Que prévoyez-vous ?

—Montmayer est prudent. Il s'entourera de précautions. Tuer Claudine ouvertement, ce serait attirer l'attention. Ne craignez pas cela. C'est dans l'ombre qu'il commettra son forfait et ce ne sera pas, cette fois, à ses risques et périls comme lorsqu'il assassina Bourreille, non, il n'emploiera ni le poignard, ni le revolver. Il aura recours au poison, l'arme des lâches, le poison que l'on verse, en pleine nuit, dans les remèdes des malades, le poison que l'on administre à petites doses, qui n'a pas sur-le-champ d'effets bien terribles, mais qui ronge lentement, qui prépare à la mort, jusqu'à ce que celle-ci arrive brusquement, mais paraisse naturelle. Voilà, n'en doutez pas, mademoiselle Lucienne, ce que Montmayer va faire. Voilà pourquoi je vous dis : Veillez sur Claudine. Prenez garde. Ne la quittez pas. Ne détournez pas les yeux de son lit, ni la nuit, ni le jour. Et renseignez-moi sur ce que fera Montmayer. Ce que je prévois, c'est qu'il restera auprès de vous, dans la chambre de Claudine, guettant votre départ pour préparer son crime. Surveillez-le. Laissez-le faire. Donnez-lui de l'assurance. Prévenez Claudine. Soyez fortes toutes deux, et songez que le châtiment est proche !

Voilà pourquoi, quelques jours auparavant, au matin de la bataille de Buzenval, quand le chirurgien allemand avait appris à Lucienne qu'il n'avait pas reçu la visite de Montmayer, voilà pourquoi Lucienne, comprenant, avait pris Claudine dans ses bras, en disant :

—Ne crains rien, chère sœur, ne crains rien. Je suis là. Je veillerai sur toi !

Courlande voyait-il juste ou bien n'était-il pas trompé par cette imagination dont il était si fier et dont il aimait à se vanter ? La vie de la fabrique semblait s'être concentrée dans la chambre où Claudine souffrait toujours de sa blessure à la tête. Georges et Lucienne ne quittaient pas cette chambre. Quant à Jean, il y venait très souvent, s'asseyait, ne parlant pas, considérant seulement Claudine d'un air étrange et attendait. Lorsqu'il avait ainsi longtemps attendu, il redescendait. Mais la solitude qui régnait en bas, dans la fabrique, l'effrayait sans doute, car il remontait presque aussitôt. Il s'offrit pour passer les nuits, à la place de Lucienne fatiguée, car l'état de Claudine exigeait encore beaucoup de soins et surtout de grandes précautions. Lucienne n'y consentit pas. Il insista.

—Voici quinze nuits que vous passez, je vois à votre visage combien vous êtes lasse ; vous manquez de sommeil, vous allez vous rendre malade.

—Je resterai auprès de ma sœur jusqu'au bout, dussé-je en mourir.

—Mais vous ne me comprenez pas, chère Lucienne. La chambre voisine est libre. Que n'y mettez-vous votre lit ? Vous dormirez. Moi je resterai ici, dans un fauteuil.

—Eh bien, laissez-moi encore quelques jours, et si je vois que la fatigue est la plus forte, j'accepterai votre offre et vous veillerez au chevet du lit de Claudine.

—A la bonne heure, dit-il.

Et il réprima un geste de satisfaction.

Quelques jours après, en effet, Lucienne qui paraissait plus pâle et plus fatiguée que les jours précédents, prévint Montmayer qu'elle sentait un irrésistible besoin de dormir, et le pria de veiller une partie de la nuit à sa place. Georges, ce soir-là, resta jusqu'à dix heures. Quand il se leva pour céder la place à Montmayer, il s'approcha du misérable et lui dit très bas :

— Il te reste donc quelque bonté dans le cœur, et la souffrance de cette enfant a fini par exciter ta pitié ?

Montmayer ne répondit que par un sourire. Claudine avait toute sa connaissance depuis quelques jours, mais elle ne parlait que fort peu ; parler lui faisait mal. Elle se retourna vers Montmayer, cependant, et dit :

— Ma sœur m'a annoncé combien vous aviez insisté pour rester auprès de moi et la supplier ! Que vous êtes bon, monsieur, et quelle peine je vous donne !

— Ne vous inquiétez pas de moi, Claudine.

— Me veiller est inutile. Je me sens mieux.

— Le médecin a bien recommandé de ne pas vous laisser seule.

— Il me semble que je vais dormir.

— Eh bien, je dormirai de mon côté dans mon fauteuil.

Lucienne se pencha sur le visage de Claudine.

— Ne crains rien, dit-elle à voix basse, tout en paraissant arranger les oreillers, ne crains rien.

— J'ai peur, Lucienne, j'ai peur.

— Ne suis-je pas là ? Je ne te quitte pas.

— Si tu cèdes à la fatigue, si tu viens à t'endormir, s'il allait me tuer !

— Ne crains rien, te dis-je, endors-toi confiante, si vraiment tu veux dormir. Laisse le misérable accomplir jusqu'au bout son forfait. Mais jamais, entends-tu bien, jamais ne bois ce qu'il te donnera !

— Non.

Lucienne rentra dans sa chambre.

— Si ma sœur a besoin de moi, dit-elle à Montmayer, vous frapperez ; j'ai le sommeil léger ; je me réveillerais bien vite.

— Soit.

Lucienne poussa la porte, mais sans la fermer. Elle se jeta tout habillée sur son lit, glissa la main sous son traversin et s'assura qu'un revolver chargé, qui ne la quittait plus depuis longtemps, s'y trouvait. Elle n'avait rien à redouter de Montmayer. Jean roula le fauteuil près de la cheminée où brûlait un feu léger. La lampe était allumée sur une table près de lui. Il l'approcha plus près. Il avait apporté un livre de science et se mit à lire. Un silence profond régna dans la chambre. Au dehors, le vent soufflait en tempête dans la vallée et ces sifflements lugubres emplissaient les couloirs de la fabrique, hurlant, furieux, parcourant toute la gamme des sons, depuis les notes les plus hautes jusqu'aux notes les plus basses. La pluie battait les vitres de ses rafales. Jean essayait de lire. Il ne le pouvait. Ses yeux étaient bien fixés sur les pages, mais son esprit était loin. Comment eût-il pu s'appliquer à l'étude, alors que son imagination rêvait un épouvantable forfait, alors qu'il n'était là, dans cette chambre, que pour l'accomplir. Entre ses yeux et son livre s'agitaient des fantômes et des drames qui le faisaient frissonner. Il passait lentement la main sur son front et essayait de nouveau de se mettre à lire. Puis, il reportait son regard sur Claudine. Elle reposait. Du moins elle semblait dormir. Il l'examina plus attentivement, releva l'abat-jour pour que la lumière allât se répandre sur le lit. Elle ne bougea pas. Elle était bien pâle, la pauvre, et les linges blancs qui entouraient sa tête augmentaient encore sa pâleur. Il se leva, vint à elle. Claudine ouvrit les yeux et le regarda. Il sentit un frisson passer de sa nuque dans l'épine dorsale, sous le simple regard de la jeune fille. Presque aussitôt, elle referma les yeux. Il alla reprendre sa place dans son fauteuil. Et le silence continua de régner, plus solennel, plus lugubre, pendant qu'au dehors, toujours le vent faisait rage et que les rafales fouettaient les vitres. Claudine avait beau sentir sa sœur auprès d'elle, l'épouvante quand même, lui tirait le cœur. Elle connaissait les projets sinistres de ce bandit. Courlande l'avait prévenue aussi. Elle se dévouait, prête à mourir, si le fallait, mais elle

n'avait pas l'énergie virile de sa sœur et en se trouvant seule avec l'assassin de Bourcille, dans cette chambre, elle tremblait, et sous les draps la sueur mouillait le creux de ses mains. A chaque fois que le misérable relevait la tête et faisait un geste, son cœur cessait de battre. Une partie de la nuit se passa de la sorte, Montmayer guettant, de sa place, le moment où Claudine serait endormie, et celle-ci faisait tous ses efforts pour ne point s'endormir. Cependant la fatigue finit par être la plus forte. En vain elle essayait de garder les yeux ouverts ; en vain elle se soulevait sur les coudes, évitant son oreiller qui l'attirait irrésistiblement. Le sommeil eut raison de sa résistance, de ses épouvantes, et malgré tout, ses yeux bientôt se fermèrent. L'instinct les lui fit encore ouvrir une ou deux fois, mais déjà elle ne voyait plus. Et elle ne fit plus aucun mouvement. La pendule sonna une heure du matin. Montmayer tournait les feuilles de son livre d'une main plus fiévreuse ; et c'était le seul bruit qu'on entendait dans la chambre à coucher. La demie sonna, puis deux heures. Montmayer lisait toujours ou faisait semblant. Quant à Claudine, son sommeil était profond. Montmayer s'essuya le front lentement et resta une seconde, les yeux relevés, dirigés vers le lit, prenant bien garde de faire le moindre bruit. Il se penche sur la malade et s'assure qu'elle dort vraiment. Ce sommeil n'est pas feint, la respiration est égale. Si elle avait fait semblant de dormir, son émotion l'eût trahie ; elle n'aurait pu commander aux battements de son cœur. Il s'éloigne du lit et se rapproche, avec les mêmes précautions de la porte qui communiquait avec la chambre où reposait Lucienne. Il écoute à cette porte, restée entr'ouverte, ainsi que nous l'avons dit. Aucun bruit ne frappe ses oreilles, il pousse la porte et regarde. Lucienne, tout habillée sur son lit, elle aussi dormait. Il fait pour elle ce qu'il avait fait pour Claudine. Il vient jusqu'au lit et se penche si près qu'il la touche presque. Lucienne ne remue pas. Il revient dans l'autre chambre.

— Elles dorment, murmura-t-il.

Alors il se dirige vers le guéridon où se trouvent différentes fioles qui servent à la malade. Il y a là aussi des sirops dont elle avale de temps en temps une gorgée, car elle a constamment la fièvre, et une fièvre intense brûle sa gorge. Dans un verre est mélangée la boisson faite de sirop de citron étenlu d'eau. Il tire de sa poche une petite boîte, assez semblable à une boîte de bonbons, l'ouvre, y prend une pincée d'une sorte de poudre granulée blanche et la jette dans le verre. Claudine continue de dormir. Elle n'a rien vu, n'a rien entendu. Lucienne, elle aussi, dort toujours. Il s'en assure. Alors, le misérable va reprendre sa place auprès du feu. La lampe ayant baissé, il la remonte avec calme puis reprend sa lecture. Vers trois heures du matin, Claudine fait quelques mouvements dans son lit. Elle ouvre les yeux. Elle se réveille, elle regarde Montmayer avec une curiosité inquiète, comme si elle ne le reconnaissait pas, ou comme si elle se demandait ce qu'il venait faire là. Montmayer vint à elle avec empressement.

— Vous avez dormi, Claudine ?

— Un peu. Ai-je dormi longtemps ?

— Quelques heures. Vous sentez-vous mieux ?

— Oui, je suis très reposée.

— Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Non, merci. Je vais essayer de dormir encore.

— Vous n'avez pas la gorge sèche ? Vous ne voulez pas vous rafraîchir les lèvres ?

Claudine met du temps avant de répondre. Il lui faut tout son sang-froid pour que le monstre ne se doute pas qu'on a deviné son œuvre. Et, quand elle peut parler :

— Merci ! Je boirai plus tard. Et elle retombe sur l'oreiller.

— Mais vous, M. Jean, vous devez être fatigué. Il est temps de céder la place à ma sœur. Les femmes sont plus résistantes que les hommes à ces sortes de fatigues.

— Lucienne dort. Je me ferais un scrupule de la réveiller.

La jeune fille venait d'entrer.

— Non, Jean, dit-elle, je ne dors plus. Et ma sœur a raison. Il faut aller vous reposer.

— Mais non ; qu'est-ce qu'une nuit blanche ?

— Il le faut, Jean. Moi, je reste.

— Soit donc, puisque vous l'ordonnez. A une condition, toutefois.

— Laquelle ?

— C'est que je veillerai ainsi toutes les nuits auprès de Claudine, afin que vous puissiez vous reposer un peu.

— Je le veux bien.

Montmayer sortit. Lucienne et Claudine, anxieuses, aux aguets, écoutaient s'enfoncer dans le corridor le bruit de ses pas. Quand elles furent bien certaines qu'il était loin : " Le misérable ! L'infâme ! " Telles furent les deux exclamations qui leur échappèrent et elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

— J'ai dormi, Lucienne, mais je suis sûre que pendant mon sommeil il a jeté du poison dans mon verre. A mon réveil, il m'a offert de boire avec instance.

— Et moi, je l'ai vu, je l'ai vu ! Il me croyait endormie. Je m'étais levée sur ses pas. Et je n'ai pas perdu un seul de ses mouvements. Le misérable ! et il ose m'aimer.

Lucienne prit le verre et y trempa les lèvres.

— Prends garde, Lucienne, prends garde !

— Quelle ardeur ! dit la jeune fille.

Elle alla prendre un flacon, y versa le contenu du verre empoisonné et le cacha au fond d'un verre. Elle jeta de l'eau dans le verre, l'essuya et le replaça sur le guéridon.

— Ma pauvre Claudine, de quels dangers tu es entourée !

— J'ai confiance. Toute peur a disparu.

Le matin, Georges monta de bonne heure. Une fois installé auprès de Claudine, il n'en bougeait plus même pour manger. Lucienne, alors, confiante dans l'amour du pauvre garçon, pouvait être plus tranquille. Jean monta, lui, quelque minutes après son frère. Il avait beau vouloir rester calme et impassible, ses mains tremblaient et son regard se détournait de Claudine.

— Eh bien ! demanda-t-il à Lucienne, comment a-t-elle passé le reste de la nuit ?

— Pas très bien, elle m'a semblé très agitée, la fièvre s'est augmentée tout à coup, elle poussait des plaintes, des gémissements.

— Cela a duré longtemps.

— Non, une heure tout au plus, mais voyez-là, comme elle est affaïssée, comme ses yeux se sont creusés et cernés, approchez-vous et penchez-vous sur elle, vous verrez que sa respiration est brûlante. Ses mains aussi sont brûlantes et sèches. Je suis inquiète.

— Vous avez tort. C'est une crise passagère.

Il vient au lit, considère Claudine, se tait et regarde le guéridon. Le verre est vide. Donc elle a bu ! Il tressaille. Un éclair brille dans ses yeux. Et il s'empresse de sortir, disant :

— Ce n'est rien. Rassurez-vous. La journée sera calme. Si je me trompe, dites-le moi, j'irai tout de suite à Garches, et je ramènerai le major.

Il sort et Lucienne le poursuit d'un regard où luit une haine qui ne pardonnera pas. Dans la journée, profitant de ce que Georges est là, elle veut sortir. Mais auparavant elle demande au fiévreux :

— Vous ne vous absentez pas ?

— Non.

— Claudine est très malade, aujourd'hui. Elle pourrait avoir un nouvel accès. Moi, je suis obligée de sortir.

— Soyez tranquille.

Lucienne embrasse Claudine et s'esquive. Elle court dans le hangar ouvert à tous les vents où Courlande habite. Il est chez lui. Car il a nommé ce hangar son *chez lui*. Il accourt en apercevant Lucienne. Il se doute que la jeune fille va lui apprendre quelque chose de nouveau.

— Eh bien ?

— Ce que vous aviez prévu est arrivé.

— Le misérable !

— Il essaye d'empoisonner Claudine.

— Prenez bien garde ! Je frémis en pensant que c'est moi qui vous ai fait courir ce danger. C'est une terrible responsabilité que j'ai assumée là. Songez que je me tuerais, moi, s'il arrivait malheur à l'une de vous.